XAVIER UNIVERSITY LIBRARY
NEW ORLEANS 25, LA.

DEO ADJUVANTE
NON
TIMENDUM

K
CM

XAVIER UNIVERSITY
LIBRARY
NEW ORLEANS, LA.

CLASS. 843.99
AUTH. Su95s
ACCES. 92559

DONATED BY

_____

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lesurvivant0000unse_w8x7

LE SURVIVANT

ŒUVRES DE JULES SUPERVIELLE

nrf

Poésie

GRAVITATIONS,
(1925, Édition définitive, 1932)

LE FORÇAT INNOCENT (1930).

LES AMIS INCONNUS (1934).

LA FABLE DU MONDE (1938).
1939-1945, (poèmes) (1946).

CHOIX DE POÈMES (1947).

Romans

L'HOMME DE LA PAMPA (1928).

LE VOLEUR D'ENFANTS (1926).

LE SURVIVANT (1928).

Contes

L'ENFANT DE LA HAUTE MER (1931).

L'ARCHE DE NOÉ (1938).

L'ENFANT DE LA HAUTE MER,
illustré par Pierre Roy (1947).

Théâtre

LA BELLE AU BOIS (1932),
nouvelle édition (1947).

COMME IL VOUS PLAIRA, *adapté de Shakespeare* (1935).

BOLIVAR,
suivi de LA PREMIÈRE FAMILLE (1936).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Poésie

LES POÈMES DE L'HUMOUR TRISTE
ornés de dessins par André Favory, André Lhote et Dunoyer de Segonzac.
(*La Belle Edition* (1919, épuisé).

POÈMES
Figuière (1919, épuisé).

DÉBARCADÈRES
Revue de l'Amérique latine 1922, épuisé); nouvelle édition, *Stols* (1934).

LES POÈMES
DE LA FRANCE MALHEUREUSE
(1939-1941). (*Lettres Françaises, Sur*, Buenos-Aires, 1941; et *Cahiers du Rhône*, Neuchâtel, 1942 (édition suivie de CIEL ET TERRE).

CHOIX DE POÈMES
(*Sud Americana*, Buenos-Aires, 1944).

Contes

LE PETIT BOIS
(*Quetzal*, Mexico, 1942).

ORPHÉE
(*Ides et Calendes*, Neuchâtel, 1946).

Mémoires et Voyages

BOIRE A LA SOURCE
(*Corréa*, 1933).

A paraître

LE VOLEUR D'ENFANTS, ROBINSON, SHÉHÉRAZADE,
pièces en trois actes.

JULES SUPERVIELLE 1884-196

LE SURVIVANT

GALLIMARD
Neuvième édition

XAVIER UNIVERSITY LIBRARY
NEW ORLEANS 25, LA.

L'ÉDITION ORIGINALE *de cet ouvrage a été tirée à* NEUF CENT SIX *exemplaires et comprend : cent dix exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane* nrf, *dont dix hors commerce marqués de* A *à* J, *et cent destinés aux* Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, *numérotés de* I *à* C, *sept cent quatre-vingt-seize exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont seize hors commerce marqués de* a *à* p, *sept cent cinquante destinés aux* Amis de l'Édition originale *numérotés de 1 à 750, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 751 à 780.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1928.

92559

843.99
Su95s

PREMIÈRE PARTIE

I

Le premier lieutenant de l'*Amazone* avait remarqué que les voyageurs s'arrêtaient parfois pour examiner un des canots de sauvetage. Certains allaient jusqu'à tâter la bâche, essayaient de la soulever, puis rencontrant une résistance, n'insistaient pas. Mais que faisait cet homme de haute taille qui venait de se glisser à onze heures du soir derrière une embarcation, dans un espace très étroit où plus rien ne le séparait de la mer ? Un original ? Pas un instant, l'officier ne pensa qu'il pût s'agir de quelqu'un qui méditait un mauvais coup contre soi-même.

Le lieutenant qui feignait de se promener sur le pont avait eu envie d'interroger cet inconnu. Mais de quel droit ? se disait-il. Un passager de première classe peut bien aller s'asseoir où il veut, même derrière un canot, s'il lui en prend la fantaisie.

Soudain, l'officier s'élança. Il ne restait plus devant lui que le vide laissé par un homme qui vient de se jeter à la mer.

Le lieutenant crut voir que l'inconnu s'était mis à nager. Il lança une bouée lumineuse. Il y eut des coups de sifflet, on donna l'ordre à l'homme de barre de faire virer le bateau. Mais les officiers du bord n'avaient guère d'espoir. Il fallait plus de quinze minutes pour qu'une grande carcasse comme l'*Amazone* fît un tour complet sur elle-même. Et comment trouver quelqu'un dans les flots à cette heure ?

C'était une nuit équatoriale. La mer, sous

la lune, se faisait distraite, lisse, luisante comme si elle n'était pas en cause.

Un projecteur tournait, cherchait.

Quel visage fallait-il donner à ce disparu ? « De haute taille, dans la force de l'âge », avait dit le premier lieutenant. Déjà, le capitaine savait de qui il s'agissait, mais il gardait le silence.

Les voyageurs apparaissaient les uns pour les autres à la façon des revenants, l'un montait sur le pont-promenade, l'autre sortait de sa cabine, celui-ci ouvrait la porte du grand salon. Ou bien c'étaient, entre des êtres, de brusques reconnaissances. On était entre vivants.

Marcelle Herbin ne douta pas une seconde que l'homme à la mer pût être un autre que son tuteur, le colonel Philémon Bigua [1]. Elle

1. Voir *le Voleur d'Enfants*.

poussa Joseph, son amant, qui s'était engagé comme matelot pour la retrouver, à monter dans le canot de sauvetage, celui-là même devant lequel Bigua s'était arrêté tout à l'heure. Mais les hommes qui devaient y prendre place, sous la conduite d'un officier, étaient déjà désignés.

Desposoria, la femme de Bigua, se trouvait au fumoir où elle jouait aux dominos avec Antoine et les jumeaux, Jack et Fred, tous trois enfants adoptifs du colonel. Elle n'avait pas entendu les coups de sifflet. Un passager entra en habit. Professeur, membre de l'Institut, il allait faire des conférences à Buenos-Ayres :

— Savez-vous qu'il y a un homme à la mer ? Oui, plaisanterie à part, nous rebroussons chemin à sa recherche.

Desposoria se précipita dans la cabine de son mari, et sur les deux ponts, et dans les

salons. Tout d'un coup elle s'aperçut que cent regards la suivaient dans ses recherches.

Alors elle se réfugia dans sa cabine, et se mit à prier, les bras tombants, légèrement écartés. Il y avait de plus en plus d'ardeur funèbre dans ses yeux :

— Faites, Seigneur, que ce ne soit pas lui ! Que ce ne soit pas lui ! S'il a adopté ces enfants, je jure qu'il n'a rien à se reprocher. Rien ! pas ça, pas ça !

Jack et Fred ouvrirent discrètement la porte, et voyant le visage de Desposoria, s'enfuirent épouvantés.

Antoine montait et descendait les escaliers des premières, les escaliers des deuxièmes, les escaliers des troisièmes. Et il avait l'impression de se trouver toujours au même endroit. Toutes ces marches, toutes ces marches sans espoir.

— Mon Dieu ! qu'on le sauve, c'est mon

époux, reprenait Desposoria. On est parti à sa recherche. Soutenez-le, conservez-lui ses forces. Vous m'entendez, Dieu grand, m'entendez-vous ?

On frappait à la porte :

— Madame n'a besoin de rien ?

La femme de chambre entra comme le bateau faisait des ronds désespérés autour de la bouée lumineuse.

Elle tenait à la main quelque chose de très blanc.

Desposoria la regardait avec stupéfaction. Qu'est-ce qu'on lui apportait là ? Cette horrible chose ! Elle ne reconnaissait plus les objets usuels. Oh ! c'était simplement les serviettes que la femme de chambre changeait comme tous les soirs.

Le bateau s'est arrêté, dirait-on. Tous ces bruits que l'on n'entend plus et seulement ce sourd accompagnement des machines

comme un glas persistant derrière des milliers de draps mouillés.

Le bateau qui s'arrête en pleine mer, comme il ressemble à un long cercueil !

La femme de Bigua répéta très vite, comme si de cette vitesse même dépendait le salut de son mari :

— *Ave Maria purisima, Ave Maria purisima, Ave Maria purisima !*

Elle pensait :

— Du calme ! Comme je suis nerveuse. Le pauvre cher Bigua, voilà qu'il a déteint sur moi avant de disparaître.

Elle sanglote et tout d'un coup se lève.

Que fait Desposoria ? Elle prend dans un tiroir du lavabo sa boîte de poudre de riz, un bâton de rouge, un flacon de lait pour le teint, non encore débouché, elle les lance dans la mer. Puis elle enlève ses bagues et les jette par le hublot.

— Pour qu'il revienne, mon Dieu !

Seule, maintenant, son alliance lui restait au doigt.

Elle pleure et prie, elle prie et pleure. Elle se dispose à jeter son collier de grosses perles, quand elle entend dans le couloir des pas et des voix basses, sourdes, dangereuses.

Quelle est cette nouvelle qui approche. Est-ce de la vie ou de la mort ? Elle préfère ne pas attendre et laisse tomber le collier à la mer.

Bigua avait nagé derrière l'*Amazone* avec un calme absolu. Puis le sillage s'était effacé. Ses vêtements se faisaient de plus en plus lourds. Il eut vite fait de se débarrasser de ses escarpins vernis, puis de son smoking et de son gilet. Mais pour rien au monde, même dans cette solitude, il n'eût voulu abandonner son misérable pantalon.

Il nageait, non pour sauver sa vie (il n'y pensait même pas, et n'avait pas vu la bouée lumineuse dont il s'éloignait maintenant de plus en plus), mais simplement pour régler avant de mourir des questions qui le harcelaient jusque dans la mer. Elles sollicitaient également, en groupe, son attention. Et il s'imaginait qu'après avoir mis un peu d'ordre dans ses idées, il serait peut-être un peu moins inquiet dans la vie éternelle. Non seulement il avait englouti avec lui son testament, mais il n'avait même pas dit un dernier bonsoir à son irréprochable femme, ni à ses enfants adoptifs.

Ce n'était là qu'un détail. Mais comme il lui paraissait important ! Il se voyait maintenant, lui, l'infiniment mouillé, leur disant bonsoir, comme si de rien n'était, au fumoir, faisant un petit signe amical de la main à Rose, la bonne d'enfants, et même,

oh ! raffinement de politesse, il saluait d'un geste circulaire les autres passagers, bien qu'il ne leur eût jamais adressé la parole.

Et l'éducation d'Antoine, de Jack, de Fred qui n'était pas terminée ! Et Antoine qui était encore si mauvais en anglais ! Et cette dent de Jack qui avait besoin d'être plombée ! Comment allait-on faire à bord où il n'y a pas de dentiste ? L'arracher ? ce serait du joli. Arracher une dent de devant ! Et Marcelle, l'aimait-il toujours ? Ah oui, il l'aimait. Il pouvait bien le dire maintenant. C'était la seule femme qu'il eût vraiment aimée et désirée.

Plus d'une heure, tout en nageant, par 35° de longitude, et 15° de latitude, Bigua se tortura dans l'eau marine. Au lieu de se tuer il aurait mieux fait de marier Joseph et Marcelle. Et se jeter dans la mer quand on sait nager ! Alors, toujours le même, toujours

aussi fou, même dans les bras de la mort, où il eût été grand temps d'être raisonnable.

Dans la mer plate, il avançait avec d'autant plus de sérénité qu'il était sans espoir.

Ses forces diminuaient. Un bourdonnement suspect se faisait dans son cerveau. Qui parle ainsi :

— Donnez au colonel Bigua cette potion. Une cuillerée à café toutes les deux heures. Vous passerez la cuiller à la flamme. Des infusions chaudes et le repos absolu ! Pas de conversation, même à voix basse. Du courage, dona Desposoria !

C'était un petit docteur barbu, l'air extraordinairement malicieux, et portant la rosette de la Légion d'honneur d'où coulait un sang tiède.

Bigua se retournait dans la mer comme il l'eût fait dans son lit.

— Mes frères les noyés, ne voulez-vous donc pas encore de moi ?

— Mais qui vous parle de mort, disait une autre voix. Allons donc ! vous n'avez que ce mot-là aux lèvres, tous tant que vous êtes. Débarrassons-nous-en comme de la longue arête d'un poisson précautionneusement prise entre le pouce et l'index, et que l'on dépose sur une assiette devant soi.

— Dites à la garde de ne pas le quitter, reprenait la voix du docteur. Puisqu'il vous dit qu'il n'a pas faim ! Ne l'ennuyez pas ainsi avec vos côtelettes saignantes et vos pommes soufflées. Arrangez-moi ces oreillers. Vous voyez bien qu'il commence à mal respirer. Couchez-le sur le côté droit et vivement ! Dans des draps tout à fait secs, bien entendu ! Cela va sans dire. Donnez-lui à boire de l'eau douce, douce. Pas sucrée, non. Simplement de l'eau douce.

Bigua nageait, ou il faisait la planche sans presque s'en rendre compte, puis se remettait à avancer dans l'eau tiède et nocturne qui reflétait le ciel. Et il déplaçait légèrement les étoiles.

— Je mourrai d'épuisement. C'est bien mon droit de ne pas me laisser couler à pic. Je ne fais de mal à personne.

Sous les feux du projecteur, un marin du canot de sauvetage avait enfin aperçu le pantalon noir de Bigua, sa chemise blanche.

Et Bigua qui ne voit rien ! On l'appelle et il n'entend pas. Il continue de nager comme s'il voulait s'éloigner encore.

On embarque à bord du canot une espèce de mannequin rigide, tout ruisselant d'Atlantique-Sud. Il avait fallu le tirer avec force en arrière. Bigua voulait nager toujours. Comme s'il venait d'être réenfanté à qua-

rante-cinq ans, par la nuit et par la mer, il était là, maintenant, les bretelles flottantes, la bouche ouverte, les yeux fixes. On eût dit qu'il avait avalé sa conscience. La mort l'avait tourné et retourné, tâté dans tous les sens, ausculté, reniflé et truffé.

Bigua qu'on couchait dans sa cabine, se croyait encore dans le sein de l'Océan, parmi les algues et les coraux d'outre-tombe, et les poissons du dernier sommeil.

Couvertures blanches, brûlure à la tempe, immense fatigue. De ses yeux fixes, il voyait entrer et sortir, s'asseoir, regarder, s'occuper bellement de lui, Desposoria-de-la-Mort et Marcelle-de-la-Mort, Antoine et les Jumeaux-de-la-Mort.

Comme ils gardaient le plus profond silence et restaient là immobiles, depuis un long moment, avec une espèce de ténébreuse compassion :

— Ah ! laissez-moi tranquille avec toutes vos histoires ! dit-il tout d'un coup, et il se retourna pour se rendormir profondément.

Au petit jour, il se réveilla, vit entrer une espèce de soleil, par un semblant de hublot, et considérant sur la cloison une mouche qui prit son vol, il comprit enfin qu'il était vivant et entendit le bruit des machines.

Alors, il aperçut Desposoria et reconnut à l'expression démesurément lasse et douce de son visage, qu'elle était bien sa femme aimée, et assise à son chevet, n'avait osé bouger de la nuit. Il prit sa main et dit avec l'attendrissement d'un homme qui vient de dormir plusieurs heures de suite après une fatigue démesurée, qui empiétait sur l'autre monde :

— Desposoria, j'ai été victime d'un accident. En voulant m'expliquer la manœuvre

d'une baleinière, j'ai glissé et je suis tombé à la mer.

— Mais oui, mon ami. C'est un accident, un simple accident. Nul n'en a douté. N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureux au monde ?

— Oui, Desposoria.

Marcelle entra. Bigua lui prit les mains :

— Pauvre Marcelle ! Cet accident !

En proie à une grande épouvante et à une plus grande pitié, elle s'agenouilla devant la couchette du colonel qui lui caressait les cheveux et la calmait et la confondait toute avec la vie retrouvée.

Sous le léger roulis, le front de Marcelle touchait le bois lisse de la couchette, s'en éloignait, puis le retouchait encore.

— Oui, rien n'est changé, pensait le colonel. Les raisons qui m'ont fait vouloir la mort restent les mêmes et pourtant,

je renoue merveilleusement avec la vie.

Excessivement las, il avait abaissé ses paupières et Marcelle quittait la cabine avec toutes ses larmes à venir, qui la faisaient trembler des pieds à la tête.

Elle rencontra, dans le couloir, Antoine qu'elle prit par la main, puis Joseph.

— Tu sais, un copain l'a vu, chuchota Joseph ; ton colonel s'est bien jeté à la mer. Mais il n'a pas eu le courage de mourir.

— Tais-toi ! tais-toi, fit-elle d'une voix basse et sauvage, tout en écartant Antoine. Ce n'est pas parce que tu es mon amant que je te permettrais... Il lui fallait plus de cran pour nager si longtemps que pour se laisser couler au fond de la mer.

— Comme tu arranges les choses ! dit Joseph, stupéfait.

— Va-t'en ! n'approche pas de la cabine du colonel. Je te le défends !

Reprenant le dessus, le garçon s'en alla, roulant des épaules, faisant le pitre.

Antoine s'était éloigné. Il aimait à s'isoler, affectionnait certaines cachettes dans les cordages ou bien passait aux troisièmes classes, dans un monde nouveau pour lui.

Ce jour-là, c'est à Bigua qu'il pensait, à ce secret surpris tout à l'heure, et qu'il sentait maintenant en lui, comme s'il allait avoir mal au cœur.

Il éprouva le besoin de revoir le colonel, de s'approcher de lui. Son père adoptif avait dû beaucoup changer depuis qu'Antoine savait... L'enfant voulait aussi lui montrer qu'il l'aimait plus que jamais. Il entra dans la cabine. Et entre ces deux êtres il y avait ces deux grandes questions :

— Est-ce vrai que tu t'es jeté à la mer ?

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Mais l'enfant ne put que dire ces mots à voix basse :

— Père, raconte-moi une histoire, une histoire de ton pays.

Bigua regarda avec des yeux brillants de fièvre celui qu'il aimait entre tous ses garçons.

Une histoire de son pays ? Il lui semblait que sa mémoire était encore toute trempée par l'Océan et inutilisable. Faisant un grand effort comme pour écarter deux grandes vagues plus hautes que le bateau, il commença :

— Juan Bautista Perez était un gaucho pas ordinaire. Il voulait à tout prix donner à ses amis son beau, son seul cheval, une bête toute jeune encore... mais personne n'en voulait. Pourquoi aurait-on laissé Juan Bautista sans sa seule richesse. Les autres gauchos se demandaient...

Le lendemain, Bigua pensa qu'il devait s'entretenir avec Marcelle. (Il ne se sentait pas encore assez solide pour parler à Joseph.) Rien n'était si fort en cet homme que son sentiment du devoir. Tous ces graves devoirs, parfois insensés, qu'il s'était imposés pendant sa vie !

— Marcelle, dit le colonel, en évitant de regarder la jeune fille et tout comme s'il s'adressait à l'extrémité du petit rideau vert de son hublot, juste en face de lui, Marcelle écoutez-moi. Asseyez-vous et écoutez-moi. Vous épouserez Joseph dès notre arrivée à Montevideo, mais jurez, jurez-moi que d'ici là...

La phrase s'arrêta net, comme s'il n'avait jamais été dans l'esprit du colonel de dire un mot de plus. Marcelle fit « oui », d'un imperceptible signe de tête que Bigua, de profil, devina.

Il poursuivit avec le plus grand calme, d'une voix de plus en plus profonde :

— Est-ce que Jack et Fred lisent couramment ? Il y a bien longtemps que je ne me suis occupé d'eux. Mademoiselle leur a-t-elle fait commencer leur deuxième année de lecture ? Voudriez-vous vous en assurer, Marcelle ? Et Antoine, où en est-il ? Connaît-il bien ses conjugaisons ?

Marcelle fit un autre signe de tête, sérieux, réfléchi, et, cette fois, tout illuminé de bonne volonté.

— Je vais m'informer, dit-elle.

Elle allait ajouter : « mon père », mais n'en fit rien. Jamais elle ne pourrait voir, jamais elle n'avait vu un père dans cette longueur d'homme aux yeux phosphorescents.

La porte de la cabine fermée, Bigua resta seul avec ce qui continuait d'être le silence de Marcelle.

Puis il remarqua qu'il y avait toujours maintenant, dans un verre, sur le lavabo, des fleurs disposées par Desposoria, des fleurs un peu ahuries, hésitantes sur leur propre nature et telles qu'on en trouve seulement dans les paquebots, en pleine mer.

Le surlendemain de l'accident, dans la soirée, parut le commandant du navire. Il avait demandé à rendre visite au colonel qui ne montait pas sur le pont, ne voyait que les siens. Comme pour une cérémonie officielle, le commandant portait ce jour-là, non pas un simple ruban rouge sur sa veste, mais le ruban de la Légion d'honneur, dans tout son développement — et la croix.

C'était un homme rouge et râblé, aux petits yeux bleus, pétillants et convaincus. Il s'enquit gracieusement de la santé du colonel et lui dit, avec une politesse effrayante :

— J'ai failli moi-même glisser un jour, dans la mer, en inspectant le bateau. Comme vous, j'ai voulu voir derrière un canot. C'est un endroit très dangereux. On ne saurait y prendre assez de précautions. Savez-vous que vous avez nagé splendidement et donné un extraordinaire exemple d'énergie à tout le monde, à bord. Mais je ne veux pas vous fatiguer.

Le commandant prit congé, s'éloigna à reculons, souriant, et regardant Bigua, fixement. Bigua se laissa prendre aux éloges qu'on venait de lui faire. C'est vrai qu'il avait accompli là un véritable exploit, surtout si l'on tenait compte de son manque d'entraînement. Il ne pratiquait pas la nage depuis plusieurs années. Peu à peu naissait un vif contentement chez le nerveux colonel. Et il se leva.

— Nul doute que j'aie agi comme

un athlète. Et maintenant, je vais vivre !

Il fit quelques pas trop courts dans l'étroite cabine, puis, pour disposer de plus de place, entra dans celle de Desposoria qui communiquait avec la sienne. Là, il vit, maintenu à une corde par des pinces à dessin des enfants, quelque chose de noir et d'humide qu'il enfouit précipitamment dans sa malle.

II

On arrivait en rade, en ce jour de fin mars austral. Le soleil jouait avec les maisons du port, grâce à la liante, élastique lumière du matin. Les enfants du colonel, avant de débarquer, se rassemblaient sur le pont autour de Joseph, vêtu d'un costume de Bigua et qui avait obtenu du commandant de l'*Amazone* la résiliation de son contrat.

Il n'avait jamais été dans l'esprit du colonel que l'aîné de ses enfants adoptifs pût descendre chez lui à Montevideo (Las Delicias),

ni même qu'il fût reçu dans la grande maison patriarcale. Marcelle le verrait sur les plages, Bigua à l'hôtel, s'il avait à lui parler.

Le colonel estimait que c'était déjà une aventure suffisamment étonnante que d'introduire Marcelle chez sa mère. Comment lui, un honnête homme, un fils si déférent, qui avait poussé la patience et la délicatesse jusqu'à écrire de Paris à sa mère, deux fois par semaine durant dix ans, comment s'était-il décidé à descendre chez elle, avec sa pupille, cette fausse jeune fille dont il n'était pas sûr de ne plus être amoureux ?

Bigua savait qu'il ne pouvait agir que comme il le faisait. Il lui était impossible de laisser Marcelle seule à l'hôtel. Ce n'étaient, au reste, que quelques jours un peu troubles, un peu étranges à passer, puisque Joseph devait l'épouser dans une quinzaine.

— *Basta !* Je ne reviendrai pas là-dessus.

Soyons uniquement à la joie de revoir ma très chère et sainte mère.

Le paquebot approchait du quai. Il y avait là une délégation d'officiers d'artillerie qui cherchaient certainement Bigua derrière la lisse, parmi les passagers.

Enfin, on le découvrit et on le saluait.

Un de ses vieux amis, le général Perez, qu'il reconnut difficilement après une si longue absence, se détacha du groupe et fit des gestes auxquels Bigua ne comprit rien.

Les mains en porte-voix, on demanda alors à Bigua de descendre sur le pont inférieur où il entendrait mieux.

Il descendit, fort ennuyé. Il n'avait pas débarqué, quelques brasses d'eau le séparaient encore du quai, et on venait déjà le molester. Atlantique! Atlantique! Tu n'étais donc plus bon à rien.

Le général Perez s'approcha du paquebot,

montra de son index ses propres épaules, puis sa manche. Qu'est-ce que cela signifiait, se demandait Bigua. L'avait-on nommé général ? Mais, il espérait bien être mis hors cadres.

Perez cria : « *El uniforme ! Reception oficial.* »

Bigua expliqua par des gestes qu'il n'avait pas d'uniforme à bord. Perez, fort désappointé, regagna le groupe d'officiers où l'on échangea quelques mots rapides.

Bigua se félicitait de n'avoir pas endossé son uniforme. La seule pensée d'une réception officielle le contrariait. Il n'aspirait qu'à être l'homme qui retourne dans son pays avec sa femme et ses enfants, après une longue absence. Un fils qui va embrasser sa mère. Au surplus, son pays était en paix, le mouvement anti-présidentiel ayant avorté en quelques jours.

L'officier qui s'était adressé à lui tout à l'heure, monta à cheval, l'air mécontent, et s'éloigna avec ses hommes, derrière une musique horriblement silencieuse.

De divers côtés, on appelait Bigua. Il reconnaissait son frère, ses sœurs, des parents, des amis que la terre uruguayenne lui avait conservés et qui, tous, réclamaient un salut, un sourire, la joie du retour. Mais Bigua gardait un visage sévère.

Misia Cayetana, empêchée par ses enfants de se rendre à l'arrivée du bateau, en raison de l'heure matinale, se précipita à la rencontre de son fils dans l'escalier dont elle venait déjà de descendre presque toutes les marches. Assez myope, elle faillit tomber et Bigua arriva à temps pour l'en empêcher.

Les jeunes sœurs du colonel, jolies, sages et maquillées, s'empressèrent autour de sa femme, toujours belle, et constatèrent qu'elle

ne portait vraiment pas la moindre trace de rouge ni de poudre sur le visage, ce qui les avait un peu déçues au moment où elle débarquait.

Dans le premier des trois patios, le colonel souriait maintenant à tous avec frénésie. L'air du pays natal lui montait à la tête, lui sortait par les yeux. Et il changeait à chaque instant de siège et d'interlocuteur pour consolider sa joie, cependant que les colis à main commençaient à encombrer le patio.

Laissant là tous les siens, Bigua se mit à rôder dans les pièces ; d'abord dans celle qui lui avait autrefois servi de bureau. Aux murs, se trouvait encore la carte de la bataille de P..., avec de petits drapeaux toujours piqués au même endroit. Après les avoir attentivement regardés, il en fit un petit tas sur une table, puis les cacha, avec la

carte enroulée, dans un profond tiroir du bureau. Une épaulette d'or s'y trouvait qui désapprouva le geste. Bigua ferma le tiroir à double tour et cacha la clé derrière un tableau.

Le voyageur regarda les murs, murs sérieux, épais, consciencieux, qui avaient su l'attendre dix ans, de pied ferme.

Le voici au salon, majestueuse pièce pouvant contenir vingt générations de Bigua et qu'il trouvait autrefois si belle, si digne. Elle lui apparaissait redoutable aujourd'hui avec son lustre descendant très bas et menaçant de toutes parts. Des meubles énormes, un invraisemblable mélange de styles : Napoléon III, bardé de chinois et de turc et d'art moderne, Sèvres, Saxe, Copenhague, Nancy et Venise, le tout criant et gesticulant pour faire valoir des droits que nul ne songeait à contester.

Le colonel s'obligea à trouver cela de fort bon goût. Il y avait en lui un si grand parti pris de joie ! Le premier contact de sa famille européenne avec celle de Montevideo avait été excellent. Sa mère était si bonne. « Un peu myope. Cela vaut peut-être mieux », pensa-t-il et il s'en voulut de rire bêtement.

Quand tous les siens furent à la salle à manger, le colonel désigna les places avec gravité. Il était bien entendu qu'il devait se trouver au bout de la table, la place d'honneur, sa mère à sa droite, Desposoria à sa gauche, puis venait Marcelle à côté de Misia Cayetana. Bigua avait accepté l'idée de ce voisinage dans un grand élan du cœur.

— Marcelle est ma pupille. Elle a besoin, plus que jamais, de l'estime de tous. Son voisinage ne déshonore personne, même ma très chère et sainte mère. Il faut que ce dé-

jeuner soit de réconciliation générale. Mais nul n'est fâché ! Ma pauvre mère ne sait rien. Tant pis ! Je maintiens : de réconciliation générale. Et je m'entends. Ne chicanons pas sur les termes.

Puis :

— A sa gauche, Marcelle aura ma sœur Emilia, modèle de vertus, puis viendra mon petit Antoine, puis une autre de mes sœurs. Miracle ! Mes enfants seront parfaitement encadrés, mêlés aux miens. J'ai juste une sœur ou un frère par enfant. Je viens de le découvrir. A l'extrémité de la table, mon frère Nelson, bien en face de moi, mon frère qui, je l'espère, ne joue plus aux courses. Mais c'est là une autre question.

Chacun était assis et pendant que l'on servait le *puchero,* Bigua pensait :

— Vivre ! vivre ! c'est au retour d'un

grand voyage, entre quatre murs retrouvés, sous les regards diffus, mais volontaires, des meubles de toutes formes, que l'on vit véritablement, que l'on respire d'une façon terrible et judicieuse. On a encore joué une fois un drôle de tour à la mort. On se regarde.On se penche sur son voisin. On lui murmure quelque chose à l'oreille. On lui serre la main par pur plaisir. On se sert à boire, on s'offre du pain, on se passe les plats avec ferveur : il s'agit là d'actes très importants, ayant demandé une préparation de dix ans, une traversée de trois semaines. La grosse artillerie du temps et de l'espace !

Bigua éprouvait aux coudes, malgré sa joie, une gêne obscure :

— Que les secrets sont agaçants à table !

Il soupira, regarda ses mains et les cacha, comme si elles allaient le dénoncer.

Après le déjeuner, Misia Cayetana se mé-

prenant sur la cause du souci de son fils, le prend à part pour lui dire avec douceur :

— La maison est grande, mon ami. Tu as un autre enfant adoptif. Il faut l'amener ici, comme les autres. Pourquoi l'avoir envoyé à l'hôtel ?

Bigua embrasse longuement sa mère. Puis, il ramène sa tête très en arrière, comme pour éviter un danger et chercher une réponse. Il trouve ceci qu'il dit à voix basse :

— Maman, Joseph appartient à un milieu assez vulgaire. Je n'ai pas pu l'élever tout à fait comme j'aurais voulu.

Mais il s'arrête, craignant de jeter le discrédit sur Marcelle qui doit épouser ce garçon.

— Tu feras comme tu voudras, dit la mère, un peu songeuse.

Vers la fin de l'après-midi, on apporta de

la douane les gros colis, mais il fut décidé entre la mère et la femme de Bigua qu'on ne les ouvrirait que le lendemain matin.

Misia Cayetana, Desposoria, le colonel et sa sœur Emilia se trouvent sous une toiture vitrée, dans l'obscurité du patio, se balançant dans des rocking-chairs en attendant l'heure du dîner. Les voix se croisent.

Bigua tente de canaliser, de recueillir la douceur indivise de ce débordant crépuscule.

Le petit salon dont la porte était grande ouverte, s'emplissait de cadeaux que les Bigua avaient apportés de Paris. Toutes ces boîtes de formes diverses qui avaient voyagé vingt jours et connu la très haute mer, on commençait à les ouvrir. De temps en temps, entrait ou sortait un des enfants du colonel, les cheveux éclairés par le lustre du petit salon. Misia Cayetana, de l'ombre, les obser-

vait. Antoine brun, Jack roux, Fred châtain, Marcelle blonde. C'était surtout la jeune fille qui retenait l'attention de Misia Cayetana. Elle l'examinait avec toute la minutie d'une myope qui voudrait voir jusqu'au fond des âmes.

Bigua alla retrouver les enfants au salon. Desposoria le suivit discrètement et Misia Cayetana, se penchant sur sa fille Emilia, de murmurer :

— Songer qu'ils auraient *pu* être mes petits-enfants !

En Amérique du Sud, il arrive souvent qu'on exprime ainsi sa pensée par une impropriété. Mais n'est-ce pas plutôt le cœur qui, parfois, choisit mal ses mots dans une tendre confusion ?

Marcelle sortit ce soir-là avec les jeunes sœurs de Bigua et Nelson. Le colonel resta auprès de sa mère, de sa femme et de sa

sœur Emilia. On faisait à la dérobée l'inventaire des rides sur les visages. Ici, une main tremblait qui ne le faisait pas autrefois. Ce sourire était un peu usé sur les bords. Là, une dent en or brillait et agaçait tout le monde.

Bigua fumait une pipe d'écume, oubliée chez sa mère dix ans auparavant et qu'elle avait gardée dans un coffre du salon.

Et parfois Misia Cayetana considérait son fils avec timidité comme si elle ne le voyait pas très bien encore.

On a tant de choses à se dire, à se taire, sur Paris, la France, la traversée, tout ce qui s'est passé à Montevideo depuis le départ de Bigua. Onze heures, minuit, une heure. On ne parvient pas à se quitter. Il semble qu'il faut, avant d'aller se coucher, échanger ses souvenirs, comme de précieux présents, s'expliquer le cœur humain, le secret de la vie,

la marche des astres. Vingt fois on se lève, mais c'est pour se rasseoir. On n'en finira plus, semble-t-il, de prendre possession les uns des autres.

Et, le lendemain, ou quelques jours après, tout au plus, on s'aperçoit que l'on est là sans avoir plus rien à se dire... Et pourtant, l'on ne s'est rien dit, ou presque.

Bigua se réjouissait de voir sa mère si peu changée, et toujours prête à se lever de sa chaise (on ne la voyait jamais dans un fauteuil), à aller border un enfant dans son lit, prendre un travail de couture, interroger une domestique, faire un tour à la cuisine.

— Qu'a-t-on fait de la petite table qui était ici ? demanda-t-il.

On l'avait simplement déplacée. Elle était derrière Bigua.

— Et cette cheminée ? Elle n'existait pas autrefois.

C'était maintenant une vraie cheminée alors qu'elle avait été peinte en trompe-l'œil durant vingt ans. On eût dit qu'elle avait fini par sortir du mur à force d'y penser. Bigua la regardait fixement, comme si elle avait quelque chose à lui apprendre.

Soudain, se tournant vers sa mère, il pensa par devers lui :

— Maman, toi qui es là tout près de moi, tu ignoreras toujours, n'est-ce pas, tu me le promets, que je me suis jeté à la mer.

III

Misia Cayetana, sa prière faite, s'était couchée. Elle ne pouvait s'endormir. Que son fils avait vieilli ! Comment, alors qu'elle-même, à soixante-cinq ans, grisonnait à peine aux tempes.

Elle se leva de bonne heure, avec l'intention de parler à sa bru. Dès que Desposoria fut levée, la mère de Bigua alla la trouver dans sa chambre, l'embrassa et resta quelques secondes sans mot dire, paupières basses, les mains à peine posées sur les épaules de la jeune femme. Puis, l'entraînant dans la grande pièce qui servait de lingerie, elle dit avec une tristesse

profonde, légèrement accusatrice peut-être :

— Desposoria, ma bonne Desposoria, mon fils, mais c'est terrible. Est-ce qu'il souffre ? Est-il heureux ? Voyons, il y a quelque chose. D'où lui vient toute cette peine sur lui ? Pauvre garçon ! J'ai fait le tour de sa tête hier soir. Il n'a plus un seul petit coin de cheveux noirs.

— Ah ! Misia Cayetana, soupira la femme de Bigua dans ses sombres vêtements, d'autant plus graves qu'elle ne portait plus un seul bijou.

— Car, enfin, je comprendrais à son âge une mèche blanche, à la rigueur... continua la mère à voix très basse, mais tout ça, tout ça qui foisonne et il a à peine quarante-cinq ans ! C'est effrayant ! Comment ne m'avait-on pas prévenue ? C'est un grand malheur de vivre si loin les uns des autres !

Elle pensa : « J'aurais peut-être pu, moi

qui l'ai mis au monde, lui éviter cela ? »

— Il n'est pas malheureux ? Racontez-moi, mon enfant, qu'y a-t-il ?

— Misia Cayetana, vous savez qu'il a toujours été très inquiet et sans raison. Il est ainsi fait, je vous assure.

Desposoria avait acquis une certaine puissance de dissimulation à vivre ainsi auprès d'un homme qu'elle évitait toujours d'émouvoir.

— Est-ce que tous ces enfants qu'il m'amène ne lui auraient pas donné de soucis ? S'embarrasser ainsi de quatre enfants! De cinq, puisqu'il y en a même un à l'hôtel.

Mon pauvre fils, dit Misia Cayetana, qui se réfugia dans un coin de la pièce en se prenant la tête entre les mains, quel besoin de te donner tous ces sujets de tracas ! Si tu n'en avais adopté qu'un ou deux, mais cinq ! dont une jeune fille !

Elle reprit d'une voix à peine perceptible :

— Cette jeune fille.

— Senora, je n'ai jamais voulu le contrarier. J'ai peut-être eu tort !

Changeant de ton et revenant vers sa bru, Misia Cayetana dit de son air le plus naturel :

— Savez-vous que nous avons beaucoup de travail aujourd'hui. Il nous faut défaire les malles. Mon fils est-il levé ?

— Il est sorti depuis longtemps.

— Si nous commencions par sa malle ?

C'était une malle que Misia Cayetana avait achetée elle-même, autrefois, chez un fabricant de Montevideo. Elle portait de grandes initiales : P. B. Et une large raie bleue en diagonale.

Au moment où la femme de Bigua introduisait la clé dans la serrure, elle dit avec une sourde inquiétude :

— Misia Cayetana, ne prenez pas la peine de m'aider. Je vais défaire la malle avec Rose, la bonne.

— Ne me privez, je vous en prie, de la joie de ranger les affaires de mon fils, dit Cayetana, poussée par une curiosité qui l'effrayait elle-même. Il ne peut avoir de secret pour sa mère. Nous allons faire cela toutes les deux, n'est-ce pas, Desposoria ? J'y vois encore assez pour cela. C'est sa malle de cabine ?

— Oui, c'est sa malle de cabine, dit Desposoria, pensant que c'était justement la plus intime des deux malles que l'on allait ouvrir.

On poussa la malle dans un coin. La grande armoire de Bigua s'ouvrit, prête à accueillir du linge qui avait traversé les mers.

Tout d'abord, la vue de ces effets admirablement rangés, produisit sur les deux femmes une impression des plus apaisantes.

Elles avaient déjà vidé et mis sur un fauteuil le compartiment supérieur, quand Misia Cayetana étouffa un cri. Elle venait de toucher et de déplier quelque chose d'humide encore. Un pantalon noir, horriblement chiffonné et humilié parmi l'ordre splendide des autres vêtements.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait...

Le pantalon pendait, tragique, mal sorti de sa torpeur. Une espèce de pantalon de pendu. Comment Bigua avait-il conservé ce témoignage encore humide de son suicide manqué ? Desposoria ne laissa rien voir de son trouble.

— C'est un vieux pantalon que Bigua s'est proposé de donner à quelque pauvre de la ville.

— On dirait qu'il a été trempé par l'eau de mer, dit Misia Cayetana, qui tournait et retournait le morceau de drap et le humait

comme ferait une jeune mère des langes d'un nouveau-né, avant de l'emmailloter. Et là, en bas, cette déchirure... Il n'aurait pas eu un accident à bord, mon fils ? dit-elle, avec une certaine crainte d'insister.

— Mais non, senora, je ne vous cache rien, dit Desposoria rougissante.

Et comment se faisait-il que ce pantalon se trouvât dans la malle de Bigua ? se demandait Desposoria. Elle se souvenait fort bien de l'avoir mis à sécher le lendemain de l'accident dans sa cabine. Les jours suivants, ne le voyant plus, elle s'était dit que son mari l'avait jeté à la mer, à la mer où l'on jette tant de choses !

Misia Cayetana venait de poser le pantalon sur une chaise, à côté de la malle, quand on entendit le pas tout proche de Bigua et les deux femmes, brusquement complices, dans un mouvement qu'elles n'eussent pas

voulu se révéler, s'emparèrent de l'objet pour le cacher. Trop tard ! Bigua était déjà dans la pièce. Sous le regard de Misia Cayetana et de Desposoria qui s'efforçaient de sourire, il s'approcha de la malle, puis écartant sa mère et son épouse, découvrit le chiffon noir dont il avait complètement oublié l'existence. Il le regarda avec attention, comme s'il lui avait fallu se rendre compte de quelque chose d'important. Il le prit d'abord par la ceinture, puis par le bas, et le laissa suspendu un instant, cachant la déchirure. Il sentait à côté de lui l'attente effrayée des deux femmes. Qu'allait-il faire ? Chaque seconde écoulée approfondissait leur gêne et la sienne. Il pensait se trouver en face du problème même de la mort, réclamant, d'extrême urgence, une solution.

— Bien entendu, dit-il, au bout d'un instant, nous donnerons cela à un pauvre. Mais

comme il est en mauvais état, Desposoria, tu en donneras un autre en même temps pour que je n'aie pas l'air de me débarrasser de cette pièce (il s'arrêta deux secondes, ayant pensé : « pièce à conviction »), de cette pièce de drap, continua-t-il gauchement, comme de quelque chose de gênant, de répugnant, ajouta-t-il, en essayant de rire.

— Je connais un homme très méritant et à peu près de ta taille, dit Misia Cayetana, pour mettre à l'aise son fils qui ne se décidait pas à lâcher le pantalon avant d'avoir donné une explication plausible de sa présence dans la malle.

— Merci, mère. Quant à cette humidité que vous n'aviez peut-être pas remarquée, dit-il d'une voix qui venait véritablement d'un autre monde...

La phrase restait en suspens. Ah ! enfin, le mensonge s'élaborait :

— Elle vient de ce qu'un paquet de mer est entré un jour par mon hublot.

— Mais oui, mais oui, c'est très bien. Donne-moi cela, dit Misia Cayetana, en prenant la chose dans ses mains (il lui avait fallu la tirer à elle, Bigua la retenait).

— Comme tu vois, maman, dit-il, à haute voix, c'est une histoire sans importance. Et il embrassa sa mère. Mais ses lèvres frémissaient, glacées.

Bigua prit son chapeau pour sortir. En descendant l'escalier de marbre, il pensait avec violence :

— Je veux changer, je le veux de toutes mes forces d'homme !

Dans la rue, il vit et alla rejoindre ses sœurs, les deux plus jeunes, ainsi que Fred, Jack, Antoine, Marcelle qui formaient un groupe important sur le trottoir.

— Et je changerai !

Misia Cayetana et Desposoria étaient restées dans la chambre de Bigua à ranger ses affaires, dans l'armoire, sans dire un mot.

— Comme mon fils paraissait troublé, pensait la mère de Bigua. Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce qu'on me cache ?

Au bout d'un instant :

— C'est vrai qu'un paquet de mer est entré dans la cabine, dit Desposoria. J'ai même eu une robe toute trempée et l'ai laissée à bord à la femme de chambre.

Puis, elle ajouta, sur un ton tout différent, comme si ce qu'elle disait n'avait aucun rapport avec l'inquiétude de sa belle-mère :

— Savez-vous, senora, que Marcelle va se marier très prochainement. Son fiancé était à bord avec nous ; ce sera fait dans une quinzaine.

— Ah ! elle se marie ? dit Misia Cayetana avec une indifférence affectée.

Et elles continuèrent de ranger le linge dans un silence allégé.

Bigua se rendit en tram avec ses enfants et ses sœurs à une des grandes plages de Montevideo. Durant le trajet, la lugubre confrontation de tout à l'heure ne le laissa pas en repos. Mais le ciel était si bleu au-dessus de la plage et de la mer, si ahurissant de pureté, que le colonel se mit enfin à regarder autour de lui.

— Jolies jeunes filles de mon pays, pensait-il, je vous amène Marcelle Herbin, de Paris. La voici parmi vous, sous un ciel qui est le mien. Vous êtes peut-être plus belles, mais Marcelle a plus de finesse, convenez-en. Et toujours si nuancée et mobile, qu'elle change légèrement sous les yeux de qui la

regarde, comme un champ de blé sous un vent frêle... Marcelle a connu le grand roulement sombre de Paris et sa misère, son ciel gris et glacé, et l'escalier qu'on monte à la dérobée, et les miroirs cruels chez une mère adonnée à la pire débauche. Et un père bon, mais alcoolique. Tout cela ne vous regarde pas. Ne me demandez rien !

Bigua était au pays des plus belles jeunes filles de la terre. Sur la Rambla, elles passaient par centaines, rieuses et vives. Toutes les couleurs d'yeux et de cheveux, mais leur égale beauté leur donnait un air de famille, de complicité.

A son retour chez lui, Bigua croisa un homme dans l'escalier.

C'était le pauvre qui s'en allait, un paquet sous le bras. Cela parut au colonel de très bon augure. Le malheur et la pestilence sortaient de la maison.

Les jours suivants, Desposoria et Misia Cayetana observent Bigua avec tendresse. Elles épient le moindre regard insolite. Les deux femmes sentent que s'établit entre elles une véritable affection pour le grand bien du colonel.

Une fois, comme il va sortir, Desposoria court derrière lui pour lui enlever un cheveu qui est resté sur son veston.

Une autre fois, Bigua surprend sa mère et sa femme lui brossant chacune une manche. Misia Cayetana, si ordonnée pourtant, si minutieuse, va jusqu'à lui passer la brosse à habits sur ses chaussures poussiéreuses.

— Comme on m'aime dans cette maison ! O retour au pays natal ! Un grand calme descend sur moi. Dans huit jours, elle sera mariée.

IV

Des deux plus jeunes sœurs de Bigua, l'une venait de se fiancer. L'autre était une beauté ardente ; la brusquerie de ses gestes et de ses éclats de rire se remarquait au premier abord. Mais dès qu'elle s'immobilisait, on était frappé par la profondeur presque stupéfaite de ses yeux noirs. Elle les tenait d'une grand'mère maternelle morte depuis vingt ans, et ils ne semblaient pas encore tout à fait habitués au mince visage de la jeune fille, visage qui rappelait celui d'un grand-oncle vivant encore dans les pampas.

Elle régnait dans la maison.

On l'appelait, on la suppliait d'un bout à l'autre de l'immense demeure : « Sarah, Sarita ! »

Le jour même de son débarquement à Montevideo, Marcelle avait pensé que cette jeune fille aurait sur elle un réel ascendant et qu'il lui faudrait l'imiter de son mieux. Elle se trouvait si terne auprès de Sarah ! Elle en voulait à ses propres yeux, ni bleus, ni gris, pensait-elle, à son passé, à Joseph qu'elle commençait à prendre en grippe. Comment avouer à cette jeune fille le vulgaire garçon aux ongles d'ouvrier ?

Elles le croisèrent un après-midi, alors qu'elles se promenaient toutes deux sur la Rambla. Et Marcelle fit mine de ne pas le voir.

Joseph rougit, serra les mâchoires, hâta le pas, et dès qu'il les eut dépassées, partit d'un

grand éclat de rire, que Marcelle entendit dans tout son corps.

— Mon Dieu, faites que Sarah n'ait rien remarqué ! pensa Marcelle, surprise de s'adresser ainsi à la divinité, comme faisait souvent sa jeune amie.

La jeune Française avait retrouvé son apparence candide, son air aérien et touchant, sa démarche, ses silences de jeune fille. Dans tous les mouvements de ce corps mince, Bigua voyait maintenant un continuel refus d'accepter le passé, si bien que la rencontrant un jour dans un des patios, il sépara mystérieusement de Sarah la versatile jeune fille pour l'entraîner dans la chambre de Desposoria et lui dire :

— N'oubliez pas, Marcelle, n'oubliez pas que vous devez épouser votre fiancé au plus vite. Je n'ai encore rien dit ici. Mais il va falloir annoncer bientôt votre mariage.

Et il ajouta qu'il aiderait Joseph à se faire une situation.

— Laissez-moi le temps de souffler, dit Marcelle, agacée, froissée par cet homme qu'elle avait aimé et qui voulait la pousser dans les bras de Joseph, de ce vaurien, pensait-elle.

— Evidemment, ce ne sera pas pour ce soir, ni pour demain matin, mais ce garçon, vous l'aimez ? vous devez l'aimer !

Quatre secondes passèrent, lentes comme des bœufs sous le joug.

— Ou bien, alors, c'est très grave !

— Mais qui vous dit que je ne l'épouserai pas ! dit Marcelle d'une voix sourde où se cachaient des larmes irritées.

Quelques jours plus tard, la jeune fille faisait part à Desposoria de son intention de ne pas épouser Joseph. Elle ne pouvait plus le sentir, dit-elle. On continua néanmoins

de cacher cette résolution à Bigua qui, de temps à autre, se croyait obligé d'interroger Marcelle et de s'éloigner en disant :

— Si cela ne se fait pas, c'est tout ce qu'il y a de plus regrettable ! Cette enfant ne se rend pas compte...

Un jour, comme Bigua abordait Marcelle au petit salon, elle lui dit :

— Mais Joseph est reparti pour la France ! Et comment pouviez-vous me souhaiter un pareil mari ?

Marcelle s'étonna elle-même de la sécheresse de son accent.

Bigua se tut. La nouvelle était encore trop récente en lui pour qu'elle lui parût complètement vraie. Il regardait sa pupille, abasourdi.

L'aveu fait, le visage de Marcelle devint si radieux que Bigua baissa la tête et quitta la pièce.

Marcelle restait au petit salon, rassurée, ravie d'avoir renoncé à un mariage qui ne lui paraissait plus que la consécration de ce qu'il y avait de trouble, d'équivoque dans sa vie et qui lui remettait en mémoire ce qu'elle savait de sa mère. Et la voilà qui demande à Sarah d'aller jouer à quatre mains avec elle un morceau qu'elle affectionnait.

Marcelle s'assied au piano, à la droite de son amie. Toutes deux sont joyeuses, et le piano fait entendre sa voix, unique sous les quatre mains. Sarah est tout à fait à son aise. Marcelle, un peu déférente et intimidée. Soudain, on voit passer la main de Marcelle pardessus celle de Sarah. Le morceau l'exige. Puis, la main de Marcelle reprend sa place. Les jeunes filles croisent à nouveau leurs mains, mais cette fois, c'est la main de Sarah, d'une extrême finesse, qui passe par-

dessus celle de la jeune Française. On dirait que les quatre mains jouent pour leur propre plaisir, pour une rêverie où elles se croient seules à pénétrer.

Dans une chambre voisine, Bigua pense à Marcelle, à la dureté de sa voix tout à l'heure. Il avait appris deux nouvelles au lieu d'une.

— Alors, c'est fini, pensait-il, en évitant de comprendre ce qui était vraiment fini.

Du fond de son fauteuil, il devine enfin que sa sœur joue à quatre mains avec sa pupille. Il se lève. Il a besoin de voir ça. Il entr'ouvre la porte. Le morceau se poursuit et toujours les mains se croisent dans une communion parfaite. Il est une grande douceur familiale dans cet étrange morceau. De qui est-il ? Bigua n'en sait rien et ne tient pas à le savoir. Chaque note apporte sa confidence et puis s'en va.

— Puisqu'elle n'aime plus Joseph, puisque vraiment elle ne veut plus de lui...

Il y eut encore des sol, des fa, des ré, quelques dièzes, un bémol.

— Je suis son tuteur. Je n'ai jamais été autre chose.

Encore un ré, encore un mi et quelques doubles croches.

Bigua s'approche des jeunes filles et debout, à deux pas, écoute de longs instants, comme s'il attendait quelque chose d'autre, toujours quelque chose d'autre.

Mais les notes se suivaient cruellement et toutes en dehors de lui.

Des semaines passèrent. C'était la fin de l'automne. Les mois sans vent, le ciel si délicat, si pur, qu'un rien eût fané. Il ne pesait pas sur les épaules de la terre : on eût dit qu'il en émanait.

Misia Cayetana à qui on avait caché le départ du fiancé de Marcelle voyait bien que les rapports entre la jeune fille et Bigua étaient ceux d'un tuteur très consciencieux et d'une pupille qui ne se souciait guère de lui. Pas une fois elle n'avait surpris son fils causant seul à seule avec Marcelle.

— Mon fils, mon fils préféré, voilà qu'il est chez moi et semble heureux, pensait Misia Cayetana.

Bigua sortait généralement seul (ou, parfois, avec ses garçons, quand ils n'avaient pas à travailler). Ce n'était certainement pas un de ces hommes dont la boulangère du coin pouvait dire :

— Tous les matins, quel que soit le temps, je le vois passer exactement à la même heure, et toujours du même pas, ni trop lent, ni trop pressé.

Parfois, il rentrait fort tard, s'attardait

dans quelque café du faubourg, assis à un table et tournant le dos à la porte. Ou bien, il partait dès l'aube, et, se mêlant aux débardeurs du port, assistait au déchargement de quelque navire.

Et il faisait aussi de grandes promenades le long de la mer.

V

Il monta dans sa chambre après déjeuner, afin d'y écrire quelques lettres. Cette pièce ne prenait jour sur le patio que par une grande porte-fenêtre, ouverte toute la journée.

Marcelle passa devant la chambre de Bigua pour se rendre dans la sienne. Le colonel comptait les pas clairs de la jeune fille d'un bout à l'autre du couloir. 23, 24, 25, 26. Il aimait ce bruit, comme s'il eût été seul au monde à l'entendre. Il n'était pas question de

la jeune fille tout entière, pensait-il, mais simplement de ce petit bruit, frais et innocent, de ses talons sur le carrelage de marbre.

— Allons plutôt prendre une tasse de café bien chaud avec un petit verre de rhum. Cela, du moins, m'est permis ! Ces choses-là ne protesteront pas à l'approche de mon visage ni de ma bouche. Nulle offense pour elles ! Je pourrai les absorber jusqu'à la dernière goutte et même passer une longue langue sur le sucre qui demeure au fond de la tasse. Après quoi, en plein jour, par ce beau soleil, nous dormirons, le café, le rhum et moi, dans une alliance funèbre, au fond de ma chambre aux portes closes. Nous nous enfoncerons dans un sommeil poisseux.

Bigua fit comme il avait dit.

Après la sieste, vers trois heures, il se réveilla en sursaut :

— Mais qu'est-ce que nous attendons, ma

mère, Desposoria, mes sœurs et moi ! Maintenant plus que jamais ! Plus que jamais, puisqu'elle n'est plus fiancée !

Et le soir même, à la table familiale, Bigua pense :

— Qui est là, en face de moi, à l'autre extrémité de la grande table ? Quel est cet homme qui va occuper, je le sens, de plus en plus ma pensée ? C'est mon frère !

Pour Bigua, tout être, même habitant sous son toit, se révélait parfois tout d'un coup avec la valeur d'une apparition.

— C'est mon frère ! Il me semble qu'il regarde ma pupille avec plaisir. Et je viens seulement de m'en apercevoir aujourd'hui. Ah ! c'est bien de moi, pareille distraction ! Il y a du bonheur et de l'honneur qui se préparent pour la maison. Je comprends maintenant pourquoi elle n'a pas voulu de

Joseph ! Mais pas si vite. Pour un simple coup d'œil de mon frère ! Pourtant, il y a eu un sourire de ma pupille, un sourire né pendant qu'elle le regardait et qui se prolonge maintenant qu'elle ne le regarde plus... Mais Nelson et Marcelle se regardent à nouveau ! Voyez comme leurs yeux et leurs âmes se veulent du bien. Observez-les donc ! Ils s'admirent. Mon frère est jeune, lui ; il n'a pas trente ans ! De beaux cheveux noirs, des yeux de feu et il est vivant comme une anguille. Ah ! j'oubliais le passé de Marcelle ! Comment ai-je pu oublier cela ? Qu'importe ! Mon frère est un garçon intelligent. Peut-être connaît-il déjà cette histoire par quelque domestique ; s'il ne la connaît pas, eh bien, je la lui dirai, moi, cette histoire ! Marcelle n'a besoin que de justice. Mon frère, je te donne Marcelle ! Je te la donne de tout mon cœur. Ah ! tu aimes les Fran-

çaises. Eh bien ! tu en épouseras une, mon vieux ! Il est grand temps que les choses s'arrangent dans le monde et que règne un peu de raison.

Le lendemain, à déjeuner, Nelson continuait de regarder du côté de Marcelle, mais toujours sans la moindre arrière-pensée. Il se réjouissait seulement de cette présence si réservée auprès de ses bruyantes sœurs. La volonté d'effacement chez Marcelle, sa pâleur si délicate, lui donnaient un air distrait et touchant. Elle n'avait nul besoin de se surveiller pour faire bonne impression. Mais, ce jour-là, pensait le colonel, Marcelle ne semblait guère se soucier de Nelson. Les regards de la jeune fille erraient dans la pièce, sans trop savoir où se poser, comme des oiseaux hésitant entre toutes les branches de la forêt.

— Oui vraiment, on dirait qu'elle veut

éviter mon frère. Elle a tort ! Mon frère est fier, il va peut-être se lasser. Voyons, Marcelle, c'est très sérieux ! Ne détournez donc pas les yeux, ma petite Marcelle, n'hésitez pas toujours ainsi !

Bigua, tout absorbé par son idée de pousser Marcelle à faire cas de ce qu'il prend pour des avances de Nelson et brûlant de lui donner, de sa place, quelques conseils muets, ne se doute pas que depuis un moment, il attire par cela même l'attention de sa famille. On commence à trembler sous cette espèce de curiosité passionnée.

On a peur de comprendre.

En pleine salle à manger, il fait à Marcelle qui détourne les yeux une étrange exhortation, un insistant signe de tête, involontaire, qui l'invite à quoi ? se demandent les assistants. Il lui adresse un sourire bizarre qui se veut d'autant plus naturel qu'il

XAVIER UNIVERSITY LIBRARY
NEW ORLEANS 25, LA.

est cruellement traqué par d'obscurs sentiments.

Antoine l'a vu, et les sœurs de Bigua, et Desposoria !

La myopie de Misia Cayetana ne lui a pas permis de se rendre compte exactement de l'attitude de Bigua. Mais elle sent bien que quelque chose d'étrange se passe et qu'il s'agit de son fils bien-aimé, de cette jeune fille française. Elle sent autour d'elle des bouffées de malheur et voilà que malgré toute son énergie, elle halète pendant deux ou trois secondes. Ce regard de Bigua, ces cheveux blancs qui flambent ! Elle se met à penser à cette chose affreuse qui était dans la malle de son fils.

Et cependant, le colonel, comme s'il n'y avait dans la pièce que Marcelle, Nelson et lui, continue de regarder avec passion du côté de la jeune fille pour l'enhardir, la

2559

pousser de tout son cœur dans les bras de son frère.

Mais il baisse la tête. Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il pu faire ? Il a honte de lui et ne sait pourquoi. Oh ! il se peut qu'il ait fait quelque geste involontaire. Il a oublié que tous ces yeux le regardaient.

Fred et Jack qui n'ont rien remarqué se mettent heureusement à parler en espagnol, et leur accent anglais amuse un instant les sœurs de Bigua. Du moins, elles le prétendent.

Nelson, peu sensible, ne s'est pas rendu compte de l'étrange regard de son frère tout à l'heure, mais les femmes, paralysées autour de la table, ne peuvent briser le silence.

Après déjeuner, Misia Cayetana traverse un des patios et monte dans sa chambre où l'attend Emilia. Au moment de prendre le café,

la mère a fait signe à sa fille aînée qu'elle avait à lui parler. Emilia n'oubliera jamais ce sourire de Bigua à Marcelle, cette espèce d'épouvantable invite en pleine table.

La mère et la fille qui n'attendaient qu'un grand bonheur de l'arrivée de Bigua, chuchotent dans un coin. Misia Cayetana a conservé tout son sang-froid. Elle se rend dans la chambre de Desposoria. C'est presque au bout du couloir, avant la chambre de Marcelle. Elle se dépêche, courte et tassée, si vive encore malgré son âge.

Elle pense :

— Cette femme trop molle, la bonne Desposoria, comprend-elle mon fils ? Se donne-t-elle la peine de le comprendre ? Ah ! il ne suffit pas d'être bonne et de dormir !

Misia Cayetana et Desposoria sont là, toutes seules, en face l'une de l'autre. Oui,

la porte-fenêtre est bien fermée. Mais, comment s'avoueront-elles leurs impressions ?

La mère de Bigua se dit : « Il y a longtemps que j'aurais dû intervenir ! Mais pouvais-je m'imaginer que mon pauvre fils !... »

Desposoria songe : « Va-t-il se mettre à contempler Marcelle devant tout le monde ? Moi qui le croyais entièrement guéri de cette passion ! »

Misia Cayetana prend les mains de Desposoria :

— Ma chère enfant, je trouve Bigua soucieux parfois, étrange, comme tout à l'heure, à table.

— Oui, nerveux. Oh ! il a toujours été nerveux ! L'air de la mer est excitant, dit Desposoria, qui, malgré son désarroi, ne fut pas fâchée de placer cette phrase toute faite.

— L'air d'ici, c'est l'air où il est né, reprit Misia Cayetana, un peu agacée. L'air de

ses pères et le mien. Et je ne pense pas qu'il puisse faire de mal à mon fils. Ma pauvre Desposoria, ne cherchons pas à nous leurrer ! Pardonnez-moi si je vais au fait. J'ai un peu peur. Ah ! comment dire cela ? J'ai peur de cette jeune fille française, dit Misia Cayetana, avec un petit rire très douloureux.

— Ah ! senora.

Desposoria se prit le visage dans les mains et on ne sut si c'était pour pleurer ou pour cacher la vérité à sa belle-mère. Elle avait honte d'elle-même et se trouvait indigne de la tâche à accomplir. Un peu après Misia Cayetana, elle avait aussi pensé qu'il « ne suffisait pas d'être bonne ». Que de fois n'avait-elle pas souffert de son infériorité et surtout depuis « l'accident » de son mari ; elle ne se trouvait pas à la hauteur de sa tâche. Il aurait fallu auprès de Bigua une femme supérieure, dans le genre de Misia

Cayetana. Et Desposoria ne se sentait pas l'égale de n'importe laquelle de ces marchandes de Paris qui tenaient si bien leur commerce dans le quartier de la Trinité. (Elle les avait toujours secrètement jalousées.)

C'est une camarade absolument passive que son mari avait trouvée en elle et toujours prête à accepter ses idées les plus bizarres, à le seconder dans ses projets, dans ses décisions, si dangereuses fussent-elles. Quand il lui était arrivé au Cecil de Londres et avait dit, la voix troublée : « Il y a dans la voiture deux jumeaux à moitié morts de froid que je viens de recueillir sur un banc. Il vaudrait peut-être mieux qu'on ne le sache pas à l'hôtel. Oui, nous allons rentrer immédiatement à Paris après les avoir fait habiller convenablement... », elle n'avait pas trouvé un mot à lui dire, accep-

tant tout d'avance. Plus tard, *pour* Antoine, *pour* Joseph, *pour* Marcelle, elle n'avait pas non plus opposé à Bigua la moindre résistance. « Oui, il aurait mieux valu trouver des arguments, contrarier la folie de mon mari », car ce vol, elle le voyait, elle se l'avouait maintenant devant la mère de Bigua, ce vol était l'acte d'un fou ! Elle aurait dû prévenir le médecin, la famille de Bigua, faire tout le nécessaire !

Pour la première fois Misia Cayetana osait interroger sa bru sur Marcelle.

— Appartient-elle à une bonne famille ? Connaissez-vous ses parents ? Voyons, dans quelles circonstances est-elle entrée chez vous ?

Desposoria ne savait que répondre. Il lui semblait que Bigua lui criait : « Chut », un chut tragique et désespéré. Tant pis, aujourd'hui, pour le grand bien de son mari, elle

était décidée à parler, à dire tout ce qu'il était possible de dévoiler.

— Elle n'appartient pas *précisément* à une mauvaise famille, dit Desposoria, rassurée dans sa détresse d'avoir trouvé ce pauvre adverbe qui n'arrangeait rien.

— Je ne voudrais faire aucune peine à mon fils, mais la présence de cette jeune fille à la maison peut paraître étrange. Il faut faire quelque chose !

Puis, répondant sans doute à une question intérieure :

— Mon fils est un parfait honnête homme.

— Les années de Paris ne l'ont pas changé, senora.

— Ah ! n'est-ce pas ? fit Misia Cayetana qui n'était pas fâchée de voir ses suppositions confirmées.

Soudain, Desposoria éclata en larmes ar-

dentes et dit derrière ses mains qui frémissaient :

— Tout cela, senora, est de ma faute. C'est la plus grosse peine de ma vie de ne pas lui avoir donné d'enfants.

Misia Cayetana se leva, bouleversée, et alla embrasser sa bru.

Après deux secondes d'hésitation :

— Ma bonne Desposoria, ne vous accusez pas ainsi !

Et comme la femme de Bigua était secouée de sanglots de plus en plus violents :

— Calmez-vous, mon enfant, vous n'êtes nullement responsable de ce qui arrive et, je puis vous le dire, maintenant que je sais combien vous l'aimez. Vous êtes partis si vite après votre mariage. Nous ne nous connaissions guère alors. Je vais vous apprendre ce que Bigua lui-même ne sait pas, vous m'entendez, insista-t-elle, ce qu'il ne sait nul-

lement et que je tiens de mon frère, le docteur. Votre mari, à la suite d'une petite maladie de jeunesse, est incapable d'être un père, sinon un mari véritable. Si vous n'avez pas d'enfants, soyez persuadée, que vous n'êtes pour rien, ma bonne Desposoria, dans ce malheur !

— Ah ! fit la femme de Bigua avec simplicité.

Il faisait très obscur dans la pièce. Dona Cayetana disait à voix basse :

— Desposoria, vous n'en voudrez pas à mon fils, n'est-ce pas, il est si bon ! Oh ! je sais que vous ne l'en aimerez pas moins. Ce n'est la faute de personne, de personne. Dieu ne l'a pas voulu.

Il y eut un silence absolu. Puis ce silence se dressa comme une vague jusqu'à l'extrémité de sa crête et retomba.

Desposoria s'était évanouie.

Et comme les deux femmes tournaient le dos à la porte-fenêtre, Misia Cayetana ne s'en était pas aperçue. Elle était si émue par sa brusque révélation qu'elle se demandait s'il était d'une bonne mère de l'avoir faite.

Desposoria revint à soi toute seule dans la pièce obscure. La conversation reprit ou, plutôt, ce ne furent d'abord que quelques mots soupirés de part et d'autre, et de faibles interjections.

La porte s'entr'ouvrit toute seule.

On entendait le bruit des tramways, leur cloche. Antoine et les jumeaux couraient dans le couloir, glissant sur le carrelage de marbre et parfois venaient buter contre la porte. Puis ils s'éloignèrent.

Misia Cayetana n'oubliait pas l'objet de sa démarche :

— Excusez-moi d'insister, dit-elle après avoir fermé la porte. Mais le bonheur de mon

fils est en jeu. Il me faudrait connaître certaines choses. Ne pourriez-vous me renseigner exactement sur ce que vous savez de cette jeune fille ?

Desposoria avoua, dans de nouvelles larmes, la mère de Marcelle, son père, sa grossesse, Joseph, et se tut seulement sur le vol des enfants.

Misia Cayetana réagit vite, excusa son fils, « beaucoup trop bon », dit-elle. Et, quand elle eut quitté la pièce, Desposoria sentit que sa belle-mère allait agir.

La révélation de la stérilité de Bigua était une de ces nouvelles comme il vous en attend parfois de l'autre côté des mers, nouvelles secrètes et tremblantes qui n'ont pas eu la force de traverser l'Océan et sont restées sur le rivage.

Desposoria restait seule dans sa chambre.

Une involontaire fierté l'envahissait malgré toute sa tristesse. Elle se regarda dans la glace de l'armoire. Elle était une vraie femme, capable d'être mère ! Tous ces sacrifices qu'elle avait faits, ces années d'une extrême soumission, parce qu'elle se reprochait cette grave insuffisance. Et ces robes ! Ces belles robes de soirée qu'elle n'avait osé mettre une seule fois depuis son arrivée, comme si elle n'avait pas eu droit à tout ce luxe. Et pourtant, pourquoi les avait-elle choisies avec tant de soin ? Et ces dessous, ces couleurs tendres, ces rubans pour brune ?

— Pour faire honneur à Bigua, pense Desposoria, secouée de sanglots.

Elle avait aussi voulu étonner un peu sa belle-famille, l'excellente créole arrivant de Paris, et même songé à des fards compliqués, à des fonds de teint achetés très cher et dont elle comptait user le jour de son débarque-

ment à Montevideo. Tout cela elle l'avait jeté à la mer.

Et Bigua ne savait rien, ne voyait rien, lui qui allait dans la vie, d'une chambre à l'autre, entouré d'un brouillard d'ignorance.

N'avait-il pas dit à sa femme quelque temps auparavant :

— Desposoria, et tes bijoux ? Je ne les vois plus. Il faut les mettre, mon amie, cela fera plaisir à maman.

Et il avait quitté la pièce sans attendre de réponse.

Au bout d'un instant elle pensa, très confuse :

— Il ne s'agit pas de moi, mais de lui ! Et c'est peut-être pour cela que je l'aime, parce qu'il ne sait rien, parce qu'il ne voit rien, comme un nouveau-né, nu sous une porte cochère.

Au déjeuner, Bigua, inquiet, ne s'occupa point de son frère ni de Marcelle, et raconta avec des détails sans intérêt, péniblement unis, une promenade qu'il avait faite. Pour allonger le récit il feignit même de s'être trompé de tramway.

Mais déjà Misia Cayetana disait à son fils :

— J'ai rencontré ce matin notre vieil ami Toribio Martinez que tu n'as pas encore vu. Il viendra te voir après déjeuner.

Cette nouvelle, insignifiante en soi, avait été annoncée sur un ton qui lui conférait une importance véritable.

— Sais-tu qu'il habite une bien jolie ferme à une quinzaine de kilomètres d'ici ? ajoutait la mère de Bigua.

Elle avait, à vrai dire, rencontré Martinez, mais uniquement parce qu'elle était allée le voir chez lui.

Après déjeuner, on introduit l'ami de la

famille au salon où Bigua va le rejoindre. Mais comme celui-ci se dispose à fermer la porte derrière lui, il voit sa mère qui le suit.

Oui, à n'en pas douter, c'est sa mère.

Martinez invite Bigua à aller passer quelques jours dans sa propriété. Il insiste.

— Mais oui, dit Misia Cayetana, tu devrais passer là-bas quelques jours. C'est un site admirable.

Bigua, sous le regard de sa mère qui ne le quitte plus, accepte de partir.

Ah ! il sent bien, ce cœur pur entouré d'un grand malaise, qu'il crée autour de lui, même chez les êtres qu'il aime profondément, une atmosphère de gêne profonde, un air irrespirable. Bigua s'en ira dès le lendemain. Quoi, sa mère même, sa mère qui l'aime plus que tout au monde, n'a-t-elle pas pensé à l'éloigner, n'a-t-elle pas préparé ce départ ? Ne l'y a-t-elle pas forcé ? Alors qu'il est

arrivé il y a à peine quelques semaines !

Au reste, Bigua trouve le moyen de penser que ce voyage ne sera pas inutile. Il réfléchira là-bas à la meilleure façon de préparer le mariage de Marcelle avec Nelson. Il faut beaucoup de tact, beaucoup d'habileté. Puis tout d'un coup, il se dit :

— Et qui sait si hors de ma présence, ce mariage ne se fera pas plus facilement !

Bigua est parti, revêtu de son cache-poussière qui lui descend jusqu'aux pieds.

VI

Il reste une quinzaine de jours chez Martinez, dans une maison de campagne, belle et blanche derrière ses eucalyptus.

Brusquement il revient à Montevideo. L'innocent a trouvé quelques phrases qui lui paraissent particulièrement heureuses et qu'il dira à Nelson pour le décider.

Il arrive chez lui à trois heures de l'après-midi, et se dirige vers la pièce qui sert de lingerie. C'est là que se tiennent d'habitude les femmes à cette heure. A peine a-t-il ouvert la porte qu'il voit confusément

que quelqu'un manque. Et avant même que ses yeux aient fait le tour des visages présents, il comprend que c'est Marcelle.

— Tout le monde va bien ? demande-t-il d'une voix dont le timbre l'étonne.

— Mais oui.

Il commence à sentir autour de lui une contrainte qui se fait de plus en plus massive.

— Tu es content de ton séjour là-bas ? lui demande sa mère.

— Il paraît que c'est une très belle propriété, ajoute Emilia.

— Es-tu monté à cheval ? dit Desposoria.

Bigua répond évasivement.

Après un effort considérable, il dit :

— Et ici, rien de neuf ?

— Pas grand'chose, se hâte de répondre Misia Cayetana qui rougit. (Elle a encore un teint de jeune fille.)

Puis :

— Tu ne voudrais pas prendre quelque repos dans ta chambre ?

— Je ne suis pas fatigué, dit Bigua en quittant la pièce.

Immédiatement, il se dirige vers la chambre de Marcelle.

Sa brosse à dents, son peigne, ne sont pas là. Les tiroirs de la coiffeuse sont vides.

Qu'y a-t-il dans l'armoire ? Deux boîtes vides. Tout est vide dans la pièce immense.

Desposoria évite de venir dans la chambre de son mari.

Le soir, au dîner, Bigua se demande encore si ses suppositions sont vraies. Il est le premier à la salle à manger. A la place occupée habituellement par Marcelle, il cherche un rond de serviette. Il regarde l'initiale. C'est celui de sa sœur Emilia.

Bigua ne demande toujours rien touchant

Marcelle. Il espère encore la voir miraculeusement assister au dîner. Mais entre sa mère et sa sœur Emilia, il n'y a même pas une place vide, rien, rien, pas le plus étroit espoir. Chacun a gagné sa chaise et Marcelle n'est pas là.

— Qui a fait ça ? pense Bigua qui se demande de quel côté il va se tourner pour haïr.

Il mange en silence. De parasites réflexions se mêlent à ses aliments, leur donnant un goût atroce. Toute cette horreur qu'il ingurgite, est-ce encore de la mort ?

Il faut un certain temps pour que cette lourde nouvelle parvienne jusqu'à son sang, jusqu'à son cœur, son entendement. Et il croit voir que sa mère, malgré son sérieux, malgré son impassibilité apparente, n'est pas fâchée de ce départ, qu'elle en est même profondément satisfaite.

Il comprend de plus en plus qu'on s'est mépris sur ses intentions à l'égard de la jeune fille. Et soudain, le sang afflue à sa tête et la honte de tout son corps. Mais il se tait.

Après dîner, Misia Cayetana entraîne Bigua dans le couloir et Desposoria reste là, tremblante d'humilité. La mère embrasse son fils avec une particulière tendresse, elle lui murmure à l'oreille qu'elle est bien, bien heureuse de le revoir, qu'il a été toujours son fils préféré, et de beaucoup ! Aucun de ses enfants n'a cette grandeur d'âme. Il est le véritable saint de la famille.

Et c'est tout.

Bigua se laisse embrasser par sa mère, mais se contente de lui serrer la main. Il se retire dans sa chambre, stupéfait de n'avoir demandé aucune explication sur ce départ. C'est bien cela, pense-t-il. On vous met de-

vant votre tombeau, et on vous couvre de caresses !

Dans son lit, durant toute une demi-heure, il semble encore assez calme, mais il prend de plus en plus conscience de ce calme, un grand calme blanc par incandescence.

Un malheur qui a mis longtemps à se former dans le secret peut-il donc se déclarer ainsi tout d'un coup, comme lorsque le docteur dit à l'oreille du proche parent d'un malade : « N'en doutez pas, c'est un cancer. »

Bigua, dans cette chambre, sent bien qu'il va se mettre à hurler, et qu'il faudra un grand vide tout autour de la pièce pour une douleur pareille.

Couché, désespérant comme la nuit où, voisin de chambre de Marcelle, à Paris, il agonisait de désir, Bigua a l'impression de

sombrer peu à peu dans ses propres ardentes ténèbres.

Tenir en place, quand on est brûlé par mille torches ! Tenir en place, oh ! le plus grand supplice ! Il se lève, les murs sont tout près, les horribles murs vont à sa rencontre. Il ne peut même plus faire un seul pas dans cette chambre qui a six mètres sur huit.

Sortir ? Aller où ? Dans quel sens ? Dans quelle direction ? Le monde n'est que murs, il en sort de partout, même de la mer, il en descend du ciel. Ah ils ont beau jeu, ils sont les maîtres ! Bigua est las de fuir, de sortir, de chercher toujours dehors des solutions et des possibilités. Et d'abord, il n'y a pas de « dehors ». Sortir, pourquoi ? Il n'en peut plus. Bigua, écrasé, se recouche pour consulter sa douleur, pour voir seul à seul dans le noir ce qu'il doit faire — ce qu'il doit faire !

Un mot tout d'un coup lui frappe le cerveau comme avec un bâton :

— Tuteur !

Il est le tuteur de Marcelle, et on ne l'a même pas consulté avant de la faire partir de chez lui !

Il entend maintenant Desposoria qui, sur la pointe des pieds, se couche dans la chambre voisine, qu'une mince cloison de bois sépare de la sienne.

Cette femme qui est là, près de lui, et n'a même pas été fichue de lui donner un enfant, comme il la hait ! Du fond de tous les jours du passé, lentement amoncelés ! Pour tout ce qu'elle sait de lui, pour sa douceur, pour sa gorge, sa bouche qui sont tout a fait ainsi et non autrement, pour l'accent de sa voix, pour cette placidité, cette bonté, cette façon de marcher, la tête un peu penchée, de mettre son chapeau, sa façon de

s'asseoir, sa façon de ne jamais croiser les jambes, sa façon de manger, de prendre la cuiller à café, la cuiller à potage, la fourchette à poisson, le couteau à fromage, de tremper ses doigts dans le rince-bouche, pour sa façon de dire : « Ah ! aujourd'hui, j'ai beaucoup marché, je me couche avec plaisir. J'ai les jambes fatiguées. » Pour son air de consentement vis-à-vis de lui, le même air qu'elle prenait quand on servait du poulet à table, car elle adorait le poulet, la garce ! Pour tout, pour tout, pour tout. Elle hante même son sommeil ; il cherche en vain à lui dérober quelque secret qu'elle lui a volé. Il la hait incalculablement, infiniment, isolément, et universellement. Tous les adverbes de la terre ne seraient pas de trop ! Il la hait dans toute sa triste et grasse et tiède féminité ! Il hait toutes les femmes, mères, épouses, sœurs avec leurs affreuses jupes qu'elles poussent dans la

vie, les maisons et les appartements, pour le besoin qu'elles ont d'intervenir dans la misérable existence des hommes et de les obliger à faire ce qu'elles veulent, ce qu'elles couvent, ces poules de malheur !

— Maudites ! Maudites !... Justement, quand j'avais tout fait pour me séparer de ma pupille, quand j'avais presque oublié la femme qui était en elle. Quand je la préparais à quelque honnête mariage, à quelque bonheur parfait !

Il voyait bien que depuis quelque temps, elles avaient, sa mère et sa femme, pris il ne savait quelles précautions, ne le laissant plus sortir seul avec Marcelle. Elles n'allaient plus à la messe ensemble, le matin, pour qu'il y en eût toujours une en faction à la maison. Toute cette surveillance, ces chuchotis dans l'embrasure des fenêtres, ces conciliabules derrière les portes, ces prières

en commun, cette conjuration contre lui, tout cela, il n'y pensait que maintenant, lui ! Ah il était bien temps !

Mais qu'avaient-elles à lui reprocher, à lui et à cette jeune fille qui s'amendait chaque jour ? Misère ! fausse bonté des femmes, et leurs mamelles hypocrites ! Dégoût, dégoût et pourriture du monde.

Il était trois heures du matin, l'heure où le cœur humain, même à travers le grand sommeil du corps, et les draps toujours prêts à devenir des linceuls, engage de secrets pourparlers avec le jour qui va naître. Bigua n'avait pas encore pu fermer l'œil.

Et soudain, il entendit une voix murmurer : « Tu me dégoûtes, Desposoria. » C'était à n'en pas douter sa propre voix, mais il eut peine à la reconnaître. Alors il cria de plus en plus fort, comme pour mieux prendre conscience de sa propre

pensée : « Desposoria, tu me dégoûtes. »

Comme Desposoria ne disait rien, il alla dans sa chambre, tourna le commutateur et s'approchant du lit, dit, les bras croisés, avec calme, un grand calme militaire, alors qu'elle dormait toujours :

— Desposoria, tu me dégoûtes. Sais-tu ce que cela veut dire ?

Puis :

— Quel mal faisais-je ? Quel mal faisait Marcelle ?

Dormait-elle ? Bigua n'en était pas sûr. Et pourtant, quelle immobilité ! Oh ! le dur, l'implacable sommeil ! Comme le monde entier dort autour d'un seul homme qui veille, les pieds nus, sur le plancher de la terre et qu'on ne relève pas ! Tant pis, il la réveillerait, il commettrait cet assassinat à rebours.

Il la prit aux épaules et la secoua avec violence. Et quand les yeux de sa femme s'ou-

vrirent, la colère du colonel tournoya et faillit tomber. Bigua parlait toujours, sans lui laisser dire un mot, comme quelqu'un qui sait exactement ce qui s'est passé.

— Mais pourquoi, pourquoi l'avez-vous mise à la porte ? Vous voulez donc qu'elle fasse comme sa mère ! Qu'avez-vous imaginé toutes les deux, maman et toi ? Cette enfant qui faisait chaque jour la conquête de l'honnêteté ! Mais pourquoi ? Pourquoi l'avez-vous chassée ? Pire que cela, vous l'avez hypocritement engagée à partir, sans lui donner d'explications. Vous l'avez circonvenue, vous lui avez fait croire que son devoir était ailleurs. Quel mal faisait-elle ? N'a-t-elle pas toujours été sous ce toit une image de la décence, de la correction ?

— Mais je te jure que je ne suis pour rien dans ce départ. Un jour Misia Cayetana m'annonça que ta pupille était partie.

Je l'ai cherchée dans la maison, et c'était vrai !

Bigua continuait son idée, comme si sa femme n'avait absolument rien dit.

— Pourquoi ne pas m'avoir consulté avant d'en arriver là ? Un conseil de famille animé du meilleur esprit, cinq ou six cœurs autour d'une table, voilà ce qu'il fallait ! J'aurais pu faire entendre ma voix.

Elle lui prit les bras, les secoua, hagarde.

— M'entends-tu, mon ami, m'entends-tu ? dit Desposoria qui ne parvenait pas à atteindre la compréhension de cet homme, dont les yeux brillaient pourtant comme ceux des vivants. Je te jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, je te jure sur toi-même que je ne suis pour rien dans ce départ !

— Ah ! maintenant qu'elle est partie,

peut-être à jamais, que vais-je devenir, dit Bigua, les yeux emplis soudain de larmes virginales qui affluaient de son cœur intact. (Etait-ce possible, était-ce bien là l'hermétique Bigua ?)

— Je n'en puis plus ! Je ne t'ai jamais rien caché, je ne t'ai jamais trompée. Il n'y a rien de criminel dans mon sentiment pour cette jeune fille, rien, je te le jure. Une seule fois, à Paris, je l'ai embrassée dans un moment d'exaltation extraordinaire, une seule fois ! Et je le dis maintenant sans honte, sans repentir.

— Bigua, mon Bigua !

— Je suis un honnête homme, Desposoria. Toi qui m'as vu jour et nuit, toi qui sais que l'expression de mon visage est un continuel aveu...

— Tu es l'honnêteté même !

— Peut-être ne suis-je pas digne de ta

bonté qui est immense, tu m'entends ! Mais tu comprendras que ces enfants que je n'ai pas eus...

Un geste vague mais accablé acheva la phrase.

— Te souviens-tu comme je te donnais du courage, quand tu pleurais de ne pas en avoir ?

Desposoria fut secouée d'un frisson qui la parcourut des pieds à la tête.

— Je ne t'en ai jamais moins aimée.

— Oui, mon ami, tu as toujours été infiniment bon, dit-elle avec gravité.

— Aujourd'hui, aide-moi, aide-moi un peu, moi qui ne t'ai jamais rien demandé, dis-moi quelque chose qui rassure, trouve quelque chose, trouve, ma bonne Desposoria. Dis-moi, même si ce n'est pas vrai, que peut-être un jour tu me donneras un enfant.

— Mon pauvre ami, dit-elle, en se levant en chemise, et en l'entourant de ses bras. Elle reviendra ! Marcelle reviendra !

— Ah ! tu crois qu'elle reviendra ? fit d'un accent éperdu Bigua qui entendit enfin la voix de sa femme, et enfin comprit le sens de ses paroles.

Desposoria s'était assise sur l'extrême bord de son lit, à la fois bouleversée et heureuse de la franchise, de la tendresse avec laquelle Bigua venait de lui parler pour la première fois.

Et Bigua, craignant qu'elle ne prît froid, lui mit une écharpe sur les épaules.

Il marchait de long en long dans sa chambre, dans un pyjama triste comme le petit jour, et comme parfois sous des sanglots mal étouffés l'écharpe tombait, il la replaçait aussitôt sur le dos de sa femme, sans

rien dire, et reprenait sa route, sa route qui allait d'un mur à l'autre, d'un mur à l'autre.

— Il est bien entendu que s'il s'agit d'une fugue, je ne pourrai plus la garder sous ce toit. Si tu savais tout ce qu'il m'en a coûté d'accepter cette idée de cohabitation chez ma mère. Oui, cela fut terrible.

— Je sais mon ami.

— Où est-elle ? Mais où est-elle ? Ne t'a-t-elle jamais rien dit qui pût te faire imaginer ce brusque départ ?

— Jamais. Mais ta mère sait peut-être quelque chose.

Bigua avait-il entendu cette dernière phrase? Il continua :

— Alors, tu crois vraiment que nous la verrons revenir un jour ?

— Mais oui, dit Desposoria avec calme, nous la verrons revenir.

Desposoria se lève, accompagne Bigua vers son lit et le borde soigneusement, puis, les pieds nus faisant un bruit mat sur le plancher, elle regagne sa couche.

Et les voici de nouveau, les deux époux, chacun dans sa chambre, séparés par la mince cloison de bois, la même que tout à l'heure.

Bigua comprit que Desposoria n'était pour rien dans ce départ. Jamais, elle n'eût osé intervenir. Il ne veut rien demander à sa mère. Sans doute a-t-elle appris quel fut le passé de Marcelle, et Bigua ne peut donner tout à fait tort à Misia Cayetana si elle a vraiment éloigné la jeune fille. Il va même lui dire bonjour le lendemain avec sa déférence habituelle.

Et durant toute la journée, on ne prononce pas le nom de Marcelle.

Malgré lui, par moments, il en veut encore à Desposoria. Il lui en veut d'être toujours Desposoria, alors que Marcelle n'est plus rien, n'est plus qu'une jeune fille disparue.

Il fallait vivre encore. Le suicide n'était pas fait pour lui. Ne meurt pas qui veut.

Bigua s'efforçait de s'intéresser aux gens qui étaient autour de lui, au peuple des rues. Mais il n'était capable que de velléités. On le voyait commencer une phrase avec une immense bonne volonté, pour la terminer sans accent et sans vie, comme si des années s'étaient écoulées entre les premiers et derniers mots — des années et d'incalculables distances.

Il était las de manger tristement, matin et soir, à côté de Desposoria et de sa mère. Manger. Oui, au moment d'accomplir cet acte qui le rattache à la vie, il souffre tout

particulièrement de se trouver près de ces deux femmes.

Elles l'entourent de soins, de conseils, de fumantes infusions ! Elles l'empêchent de respirer, de penser sans restrictions à Marcelle. Il est gêné, envoûté par toute cette tendresse, cette honnêteté si visibles, comme par des montagnes qui cachent l'extrême finesse de l'horizon.

Au bout d'une semaine, il se souvint que Marcelle avait demandé un jour, avec une insistance qui lui paraissait maintenant significative, le nom et l'emplacement de la grande estancia de Bigua.

Il pensait qu'elle se trouvait peut-être là-bas. Il avait beau se dire que c'était impossible, que cette hypothèse était stupide, que c'était le type des espérances absurdes (on n'imagine pas une jeune fille étrangère se présentant dans une propriété très éloignée

au régisseur d'une estancia pour lui réclamer l'hospitalité), il ne pouvait s'empêcher de penser :

— Comment se fait-il qu'elle ait demandé cette adresse et cherché longuement sur la carte de l'Uruguay ? Ne voulait-elle pas fuir cette ambiance où elle était gênée et malheureuse, malgré les apparences.

Pourquoi ne pas écrire au régisseur, attendre une réponse ? Dans ce cas on n'écrit pas, pensait-il. On doit se rendre compte par soi-même ! De toutes façons il lui fallait quitter ces lieux. L'illusion misérable d'un changement dans sa vie, grâce à un départ, il y tenait encore.

— Oui, Desposoria, pense-t-il, toi qui es en face de moi, je vais te quitter. Je te préférais réservée comme avant mon suicide. Et toi, ma mère, toi qui as tout machiné, reste là que je m'en aille ! Je ne veux

plus de ton regard. Je ne veux plus de ce corps, de cette tête, de ces membres dont l'ensemble forme ma mère, indiscutablement.

Lorsqu'Antoine, Jack et Fred, prêts à partir, furent en bas, devant Misia Cayetana, les yeux rouges, et Desposoria qui cachait bien sa douleur, quand, les valises enfin descendues, Bigua eut embrassé les siens, il resta quelques instants immobile devant eux :

— Pardon à tous, dit-il tout d'un coup. J'oubliais quelque chose.

Et, sans autre explication, il monta d'un élan l'escalier jusqu'au premier étage et reprit sa course jusque devant sa chambre. Puis, sur la pointe des pieds, il s'avança le long du couloir et entra dans la chambre qui avait été celle de sa pupille.

Bigua, debout, les yeux hagards, fouillait

l'air de la pièce, comme font les phares des vaisseaux de guerre, certains soirs.

— Qu'est-ce que je cherche dans cette pièce quand tout le monde m'attend en bas ?

Que faisait-il là, quand les valises devaient se trouver déjà dans la voiture et que, pour tout le monde, il était parti ! Il ne pouvait bouger, il était venu voir, regarder si, au dernier moment, il n'allait pas apprendre quelque nouvelle. Son regard allait des rideaux au tapis, de l'armoire au lit de cuivre, des murs au plafond.

— Nous allons manquer le train, cria Antoine d'en bas.

Bigua ne répondit pas. Immobile, mais de plus en plus pressé, il cherchait toujours. Que prendre ? que voler ? du drap, du verre, du bois, du métal ayant appartenu à Marcelle ?

Il respira fortement l'air de la pièce. Et, sans rien avoir pris d'autre, il descendit.

— Vite, vite, dit Misia Cayetana.

— Mais, vous allez manquer le train !

Il partait pour son estancia du département de Tacuarembo que son homme d'affaires lui avait achetée neuf ans auparavant et à laquelle Bigua avait donné le nom de sa femme.

Il partait sans avoir eu avec sa mère la conversation qui l'eût éclairé sur le sort de Marcelle. Vingt fois, Misia Cayetana, prête aux confidences, au pardon d'il ne savait quoi, était restée seule auprès de lui. Mais, toujours, il avait quitté la place sans mot dire ou appelé un des enfants pour écarter des éclaircissements qui lui faisaient horreur.

DEUXIÈME PARTIE

I

Après une nuit dans le train, Bigua regarde, à droite et à gauche, la campagne infinie.

— C'est bien cela, dit-il, en approuvant le paysage nu d'être resté fidèle au souvenir qu'il en avait.

Le bétail est si clairsemé qu'il en semble tout menu et sans espoir. Il se pénètre de la tristesse vacante des pampas.

Antoine, Jack et Fred s'émerveillent de la blancheur des agneaux nouveau-nés. Encore incertains sur leurs trop longues pattes, ils se frottent aux brebis touffues et sombres

d'avoir passé tant de nuits sous les mauvaises étoiles.

Le train roule maintenant entre des cactus. Selon qu'ils sont directement éclairés par le soleil matinal ou à contre-jour, ils se fondent avec l'or des champs ou se dressent voués à de terribles épines.

— Marcelle a-t-elle vu cela ? Connaît-elle cet arbre qui passe noblement à la portière ? Ce cheval qui galope dans la solitude ? Et qui n'est plus à l'horizon qu'un petit point vivant ?

Le train ralentit et s'arrête en pleine campagne, juste en face d'une métisse accrochant du linge frais lavé à un haut fil de fer. Le vent s'engouffre dans une chemise rose, à moitié sèche, lui fait un ventre démesuré. Près du rancho, un Indien à cheval regarde, un sourire hébété et un bout de cigarette collés à ses lèvres.

Dès l'arrêt du train, quelques femmes aux jupes de couleurs vives, s'échappent derrière la chaumière de boue durcie, grandes filles osseuses et pudiques, surprises dans la misère et le désordre de leurs hardes. L'une d'elles dont les cheveux comme des crins se répandent maigrement sur le dos, s'enfuit, la dernière, esquissant un chignon à sa nuque.

— Que me font toutes ces femmes ? Allez-vous-en toutes et que je ne vous revoie plus ! pense Bigua.

Et la pampa, comme prise en faute de pittoresque, se hâte de dérouler ses inépuisables réserves de désert. La pampa, large comme la mer et qui lui semblait à jamais stérile comme elle.

— Mer sans vagues, mer plate à l'infini. Oh ! je t'en supplie, une petite vague, pampa, tu peux bien faire cela pour ton fils qui te revient, grande plaine, une petite

vague en souvenir de quelqu'un qu'il aime et qui a disparu... Cette jeune fille, parce qu'elle est partie, parce qu'elle est peut-être libre, vas-tu te mettre à l'aimer plus que jamais, homme en chemin de fer ?

Enhardi par l'éloignement où il la sentait et l'impossibilité de la situer (au nord, au sud, à l'est, à l'ouest ? où était-elle ?) il pensait :

— Jeune fille de tous mes instants, où que tu sois, donne-moi tout de suite une main, une seule de tes mains entre les miennes pour que je la regarde à loisir. Ah ! je ne sais même pas comment elle est faite. Presque toujours, je te saluais de loin, sans oser te toucher. Approche-toi donc maintenant ! Est-ce que la distance existe pour nous ? Oh ! jeune fille, m'entends-tu ? Marcelle à l'oreille si fine que tu devinais mes pensées, petite chandelle de mes nuits, jeunesse que je n'ai

pas goûtée ! Ma jeunesse sourde, muette, aveugle, jeunesse de l'homme au grave visage, où es-tu ? Pour quels devoirs, pour quels pensums obscurs et de tous les jours, vous ai-je sacrifiées, Marcelle et toi, jeunesse, vous deux que je confonds aujourd'hui, ô sœurs jumelles ! Les gens se font vieux sur la terre. Les années s'avancent et passent comme des compagnies en marche. Et, soudain, elles s'arrêtent pour fusiller un homme, puis continuent leur route, sans se retourner. Et je n'ai rien fait ! je n'ai rien trouvé de mieux que de vouloir la jeter dans les bras de mon frère.

Peut-être était-ce la faute de « l'immonde microbe », comme il appelait parfois lui-même sa bonté.

Ou peut-être avait-il agi sagement ? La sagesse ! Tristes victuailles.

Si lâche devant les femmes.

— Je n'ai jamais su être un seul instant heureux à côté d'elle, j'avais peur, une peur folle de tout ce qui pouvait ressembler au bonheur. Il y avait place pourtant chez moi, pour du bonheur, de qualité familiale évidemment, du bonheur domestique et modeste dont j'aurais bien pu me contenter, faute de mieux. Mais je craignais le bonheur sous toutes ses formes, là était le danger. Je me suis blotti dans le malheur. Je m'y ménageais un petit coin lugubre, à ma façon, colonel, à ma façon, Bigua, à ma façon, Indien métissé et chevelu de blanc ! Avant même mon suicide, j'étais déjà ainsi. Ah ! faux ressuscité et partisan des cadavres avec toutes mes folles énergies employées dans le sens de l'immobilité et de la mort. Qu'attendais-je donc ? Que tu mourusses, Desposoria ! que le monde entier mourût autour de nous ! Ne pouvais-je, du moins, lui parler

avec plus de douceur ? lui montrer ce qu'elle était pour moi, lui faire un petit compliment, lui dire un mot aimable, sinon tendre, au lieu de la regarder toujours avec cette très longue et très creuse figure qui a fini par l'éloigner à jamais de moi !

Allons vers le nord ! puisque j'ai encore cet espoir insensé de la revoir là-bas, puisque je n'ai même pas pu prendre à part ma mère pour lui demander où était Marcelle. Car, sans doute, le sait-elle, mère rouée !

Regardons par la portière ! Mais, regarde donc par la portière, bourrique, au lieu d'avoir toujours les yeux tournés vers ce sale fatras de toi-même, avec tout cet enchevêtrement, cette complication de nuages et de tripes !

C'était une gare, ou plutôt une halte, un hangar en tôle, peint de blanc.

Et le train reprit lentement sa marche vers le nord.

Il semblait à Bigua que plus rien ne se passerait dans sa vie. Et pourtant ses regards se fixaient obstinément à la portière comme s'il en attendait miracle sur miracle.

A la fin de la journée, on s'arrêta en gare de Tacuarembo où les voyageurs devaient passer la nuit.

Par la fenêtre d'une chambre d'hôtel, Bigua regardait le bourg. Une cloche, fêlée peut-être, sonnait un angelus méconnaissable, en lambeaux. Quelques rares réverbères jalonnaient et aggravaient le vide des rues. Puis, ce fut un silence absolu. Bigua s'imaginait être à bord d'un navire échoué où tous les bruits ont cessé.

Il rentra dans sa chambre.

Dans l'embrasure de la fenêtre qu'il se

disposait à fermer on voyait briller, juste au milieu, Vénus, qui, lourde, se dilatait dans la fin de crépuscule. Il rapprocha les battants peu à peu, puis s'arrêta, craignant d'écraser cette étoile vivante, éperdue qui tremblait comme un cœur projeté au fond du ciel.

Le lendemain, les voyageurs prirent la diligence, un break qui devait les conduire à l'estancia Desposoria. Le vent du nord avait poussé l'orage et une énorme pluie s'abattait sur la voiture que le vent secouait parfois à pleines mains.

Dans la nuit, noire encore, les enfants étourdis de sommeil obéissaient aux cahots de la route, comme à des ordres obscurs. Bigua s'étonnait qu'il n'y en eût pas davantage. Il les avait vues la veille, les larges pistes de terre entre les fils de fer servant de clôture aux estancias ; il les avait vues avec

leurs ornières innombrables, leurs pentes glissantes, les ruisseaux qui les traversent, les chardons, les ronces.

Quatre chevaux de front tiraient le break et l'arrachaient à la boue de la piste. C'était une lutte constante, violente et mouillée. Le *cuarteador,* pilote de l'équipage, le précédait, une longue lanière de cuir d'une dizaine de mètres attachée à la diligence. Le *mayoral,* assis à la place du cocher, servait de capitaine à cette terrestre embarcation. Il connaissait bien la route et donnait à voix basse des instructions au *cuarteador* qui distinguait de loin ses paroles, alors que Bigua, dans la voiture, les percevait à peine.

Parfois, on entendait le clapotis des mares ou des ruisseaux sous les pieds lourds des chevaux, ou bien le claquement du fouet quand il fallait monter une côte glissante.

Enfin, le jour paraissait alors que Bigua

n'y songeait plus. Des filets d'eau brillaient et mêlaient leurs lividités sur la route. De grands nuages, brouillons, se réveillaient et se hâtaient dans le ciel sans trop savoir encore où ils iraient.

Bigua regardait des chouettes absolument immobiles sur un poteau de clôture comme si elles en étaient un ornement décoratif. L'une s'envola tout près, avec des battements d'ailes précipités, en poussant des cris aigus, puis d'un coup, se posa, nette, les yeux fixes, sur un piquet planté un peu plus loin.

Oui, c'était ainsi.

Au bout de plusieurs heures, ils croisèrent un troupeau, Deux bœufs marchaient devant, énormes et résignés, puis venait une centaine de bêtes à cornes, toutes les tailles et tous les poils. Trois taureaux, accompagnés d'un péon à cheval, fermaient la

marche, accablés par leur puissance même et les bourses ballantes. On les voyait avancer malgré eux, l'un d'eux beugla. Leur regard protestait de l'inutilité du voyage imposé.

Plus loin, une chose étrange, près de la route. On eût dit une bête figée dans sa course. Bigua et les enfants descendirent de voiture et virent de près une charogne de cheval déjà largement mutilée par la pourriture et que quelques péons, par plaisanterie, avaient fait tenir sur ses pattes, à l'aide de deux piquets.

La bête — ce qui en restait — esquissait un vague trot de cheval empaillé. Ses côtes brillaient à nu sur le ventre creux où du noir fourmillait encore. Un peu de cuir fauve s'attachait à la mâchoire et aux pattes.

Sur la route, tandis qu'on changeait les chevaux, deux ibis roses s'envolèrent. Un

héron, immobile, de profil parmi les joncs, à une vingtaine de mètres de la voiture, fit quelques pas vers une mare proche et ses pattes dures s'ouvraient comme les branches d'un compas dans une succession d'angles très aigus. Il s'arrêta au bord de l'eau, reprenant une immobilité qui, presque aussitôt, parut séculaire. Plaine sans villes, sans horloges ni calendriers, un temps despotique et délirant régnait ici. Plaine qui, de toutes parts, s'adonnait violemment à la monotonie.

Il y avait déjà longtemps que les voyageurs étaient remontés en voiture, quand un chien sans race, sans âge, et sans couleur précise se mit à courir derrière eux. On ne l'avait pas vu approcher. Il semblait être sorti de quelque fissure de la terre. Bigua et les enfants le suivaient du regard avec une sympathie étonnée.

Comme on ouvrait une barrière et que la

bête se tenait toujours près de la diligence, le cocher dit au *cuarteador* de la chasser d'un coup de fouet.

Le chien se mit à hurler longtemps et s'enfuit dans le désert, la tête tournée du côté de la voiture qui s'embourbait dans la piste. Enfin, Bigua l'aperçut et donna l'ordre d'arrêter. A force de caresses, il se fit pardonner la brutalité du cocher. La famille ambulante décida même de s'annexer la bête et remonta en voiture.

De temps en temps, le chien les regardait tous quatre pour voir si c'était bien eux, si c'était toujours eux.

Cependant, une obscure crainte de l'avenir s'imposait à Bigua. Où allait-il sur cette route interminable ? Avait-il bien fait de quitter la ville ? Ils étaient las, lui et les enfants, de regarder sur la route un vanneau, quelque verveine dans les champs, un arbre

solitaire, et la misère d'un ruisseau bordé de saules sommaires.

Ils échangèrent un regard vite évité. Ils avaient froid d'une mauvaise nuit et d'un repas de conserves et du vent qui s'engouffrait dans la voiture et du vide qu'ils avaient sous les yeux et de leurs mains ouvertes sur leurs genoux. Rien d'autre à saisir dans toute la plaine. Les mains sur les genoux ! Cela sonnait comme un commandement de la destinée. Antoine rompit le silence :

— Nous reste-t-il un long chemin à faire ?

— Six lieues, répondit le cocher.

Qu'elles étaient désespérantes ces lieues de plaine nue, sans un visage !

— Y en a-t-il encore pour longtemps ? insistait Antoine, au bout d'une heure très longue.

— A peine trois lieues.

— Trois lieues !

La lassitude des chevaux se mêlait à celle du jour baissant.

Parfois, on passait un ruisseau.

— Comment s'appelle-t-il ? interrogeait Antoine.

— El Sauce, disait le cocher.

— Mais nous en avons déjà passé un qui portait le même nom !

— Il y en a un autre encore, plus loin, qui s'appelle El Sauce.

— Quel pays ! songeaient les enfants. Tous les ruisseaux y ont donc le même nom ? On n'a donc pas éprouvé le besoin d'en chercher d'autres !

Comme le jour finissait :

— Y a-t-il beaucoup de vaches dans la campagne ? demanda Fred au bout d'un long silence.

— Non, le bétail est bon, répondit le

cocher qui avait mal compris la question.

On ne se comprenait donc plus dans ce pays, bien qu'on parlât la même langue.

— Et les gens ?

— Il n'y en a pas.

Etait-ce une réponse cela ? Le cocher avait-il bien entendu ?

— Est-elle jolie l'estancia où nous allons ? hasarda Antoine.

— Elle est jolie.

On n'insista pas. On ne lui en demandait pas davantage. « Elle est jolie », la réponse du cocher, faite d'une voix terne, sembla s'immobiliser, puis se dissoudre dans l'air crépusculaire.

Enfin, vers six heures du soir, ils arrivaient à l'estancia Desposoria. Ils distinguèrent dans l'ombre, à travers les aboiements des chiens, deux modestes maisonnettes dans la campagne. Puis une autre, à l'écart, un

peu plus grande. Elles semblaient rapetissées, élimées par l'immensité environnante. Autour des voyageurs, la campagne s'étendait, absolument semblable à toutes les plaines qu'ils avaient traversées depuis les faubourgs de Montevideo.

La diligence ralentit, s'arrêta. Il fallait bien en convenir : ils étaient *arrivés*.

Un homme, qui devait être Rodriguez, le capataz [1], venait au-devant de la voiture, mais Bigua regardait avec une attention passionnée la porte de sa maison comme s'il cherchait quelqu'un d'autre qui aurait dû se trouver là, sur le seuil, à attendre.

Déjà la nuit était noire.

1. Régisseur chargé de l'exploitation d'une estancia.

II

Que l'aurore parut belle le lendemain à Bigua ! Il voyait la campagne dans sa vérité matinale, dans sa candeur qui ressuscite chaque jour, comme si rien ne se passait jamais sur le globe des hommes, des femmes et des petits enfants.

La campagne était couverte d'une rosée si légère qu'elle ne pouvait être là que de passage, on le voyait bien.

Par endroits, près de la maison où Bigua avait dormi, l'herbe semblait d'un vert plus sombre, comme si un peu de nuit s'y attardait encore.

Bigua pénétra dans un hangar en tôle qui servait d'écurie et qu'il avait cru vide. Dans l'ombre, un cheval.

Présence d'un être qui bougeait d'obscures oreilles de velours dans un endroit où l'homme s'attendait à ne rien trouver de vivant.

— Ici, le cheval est quelqu'un et vous regarde.

Il décroche un frein pendu : mur et le tient dans ses mains, l'examine longuement, comme s'il le voyait au moyen d'une énorme loupe.

Réalité, réalité du monde tout autour du voyageur qui a perdu le meilleur de lui-même. Dans cette humble écurie, il reprend contact avec la grande famille des choses concrètes. Il en est de crochues, de coupantes, de pointues, d'autres sur lesquelles la main passe avec douceur. Bigua pense à celles qui

vous appellent à voix très basse, comme les plantes, certains insectes, les ondulations de la plaine, les étoiles. A grands cris, comme le ciel bleu, celles qui vous touchent légèrement à l'épaule, et quand on se retourne, on ne voit rien. Choses du monde, de grandeur différente, mais sur un seul rang, bien alignées, un homme vous passe en revue. Trop d'aveux, de trouble dans ses yeux pour qu'il vous regarde aujourd'hui sans rougir.

Bigua touche avec étonnement ses jambes et ses bras, comme s'ils lui arrivaient du fond des temps, encore ivres du voyage.

Il veut se débarrasser de son fardeau de rêve. Il est las d'être continuellement dérangé par tous ces mouvements de l'âme. Il se secoue. Il quitte l'écurie, la contourne, et regarde des peaux de moutons tendues, la laine en dessous, au moyen de baguettes de bois fichées en terre. Peaux de couleurs

diverses, suivant qu'elles sont plus ou moins fraîchement arrachées. L'une d'elles, préférée du soleil, brille, dans sa pourpre sanguinolente. Et, tout près, des empreintes par milliers : la piste des moutons. Bigua se courbe dessus, pour quelque obscur inventaire.

Il avance vers le rancho des péons.

C'étaient d'humbles chaumières de boue durcie, aux toits de paille ; peinte de rouge, la bordure de la porte du capataz, sur la largeur d'une main ouverte. Ce rouge décoloré rosoyait vaguement et s'écaillait par endroits. La fumée avait bruni le haut de la porte. Il en sortait un peu en ce moment même.

Tout le monde était aux champs, sauf la femme de Rodriguez, cette voix qui disait bonjour dans l'ombre.

Mais voici que s'avancent vers Bigua ses enfants, joyeux, pour lui annoncer qu'à l'ombre des ranchos, un cheval et trois po-

neys attendent. Le colonel n'avait pas aperçu les montures. C'était le capataz qui, avant de partir aux champs, avait pensé à seller les bêtes.

A cheval ! Rien de tel pour prendre possession de la réalité. Bigua se réjouissait de ce galop dans la plaine. L'herbe, l'air, le bétail lui paraissaient si pleins de naturel, de bon sens ! Et comme le soleil sur la campagne a raison chaque jour, à tous les points de son grand orbe !

Ils rencontrèrent le capataz.

— Rodriguez, dit Bigua, nous allons faire le tour de la propriété et vérifier avec soin toutes les clôtures. Nous y mettrons le temps qu'il faudra. Je tiens à ce que cette opération soit faite avec le plus grand soin pour que le bétail ne puisse s'échapper.

— Si, senor.

Toute la journée, ils chevauchèrent avec

les enfants et un péon. Parfois, Bigua prenait des notes.

— 4e pré en face de la lagune — 3e fil de fer à remplacer.

— 2e pré en face du petit bois, ajouter un fil de fer barbelé à cause du voisinage des taureaux.

Vers midi, le colonel et les siens revinrent après avoir fait un long tour dans la campagne. Les péons de l'estancia assis à la porte du rancho les virent s'avancer, les péons, belles têtes minces et longues, livrées à la solennité du désert et qui regardaient Bigua avec une sorte de compassion gauchement témoignée.

— Ils doivent connaître *mes malheurs,* pensait Bigua, sans trop savoir à quoi se rapportait cette expression.

Dix chiens les entouraient, bâtards anguleux, coureurs des plaines, trimant dur ;

leurs yeux tristes rappelaient ceux des hommes : mêmes soucis, même nostalgie, même misère. Ces chiens ne manifestent presque jamais de joie ; toute velléité de bonheur est tout de suite bue chez eux par tant d'aridité intérieure. Et s'ils aboient, on dirait d'une toux creuse de poitrinaire.

Bigua entra dans les chambres des péons.

Une âcre et indéfinissable odeur de tristesse montait de la terre dure qui servait de plancher. Cela sentait aussi l'oignon, le cuir, le suif.

Des poules s'échappèrent vers une écurie abandonnée où donnaient les chambres. Nulle femme n'était entrée là depuis des années et peut-être même jamais.

Bigua s'inquiétait de mille choses. Ici, il fallait un matelas ; là, vraiment, cet homme était trop mal installé et on percerait des fenêtres au plus tôt. Quelles aveuglantes té-

nèbres ! Bigua se disait que plusieurs de ces hommes ne connaissaient même pas le bourg le plus proche, à six lieues de là.

Pas une chaise, pas un meuble, à part les lits de sangle. Pas une photographie, ni une lettre, ni un souvenir, ni un projet. Chez ces gens, le passé, le présent, l'avenir ne formaient qu'une seule masse misérable comme ce sac d'avoine troué et fermentant dans un coin.

L'arrivant s'informa du nom des péons, de leurs salaires, dit qu'ils seraient augmentés à la fin du mois et que le nécessaire serait fait touchant leur installation.

Tous l'écoutaient avec gravité.

Il sortit avec Rodriguez à qui il donna les instructions pour des achats à faire.

L'après-midi, on continua la vérification des clôtures. Les deux tiers restaient encore à examiner.

Le lendemain à l'aube, comme Bigua cherchait un mouchoir dans sa valise, il découvrit une lettre à lui remise avant son départ de Montevideo et qu'il avait négligé d'ouvrir. Il n'en prit connaissance qu'à cheval. C'était une communication de son notaire qui était aussi son fondé de pouvoirs.

Tout ce qui venait de cet homme lui avait toujours paru si ennuyeux ! Son correspondant commençait, comme d'habitude, à rappeler ses lettres précédentes et s'étonnait du peu de cas que Bigua paraissait en avoir fait.

— Ah ! c'est encore une de ces histoires d'hypothèques, pensait Bigua.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, il comprenait mieux.

— Mais c'est très grave. Et s'il en est vraiment ainsi...

— Est-ce vrai, demande-t-il à Rodriguez, que don Carlos Espalter est le nouveau pro-

priétaire de cette estancia et qu'il sera ici dans quelques jours pour en prendre possession ?

— Oui, senor, c'est vrai, dit Rodriguez en regardant l'horizon.

Il ne vint même pas à l'esprit de Bigua d'ajouter :

— Pourquoi ne m'en aviez-vous rien dit ?

D'un regard, il remercia le capataz.

Et il pensa à ses péons qui avaient aussi gardé le silence.

Au bout d'un instant :

— Pensez-vous qu'on pourrait nous vendre ce cheval et les poneys ?

— Ils sont à moi, dit Rodriguez qui pria Bigua de les accepter « en souvenir ».

Bigua finit par obliger l'homme à se les laisser payer. Après quoi, il ne resta plus au colonel que trente piastres dans son portefeuille.

Ruiné. A peu près ruiné. Il rougissait de ne pas savoir s'il lui restait quelque autre propriété dans le pays. Jusqu'à ce jour, il s'était contenté de vivre sur l'argent que lui envoyait son banquier, sans s'inquiéter d'où il lui venait. Comment avait-il pu être à ce point négligent ?

Bigua, si exact, si ordonné, pour les comptes de sa famille et qui demandait toujours à Paris à examiner lui-même le livre de la cuisinière, ce qu'il faisait avec le plus grand soin, Bigua qui recommençait jusqu'à dix fois ses additions de fin de semaine et du mois, ne répondait presque jamais aux lettres de son notaire et avait hypothéqué sa grande estancia avec le même naturel qu'il eût vendu quelques bœufs.

Allons, il va falloir s'en aller encore, prendre ce grand corps et le déplacer. Ou plutôt, il faudra que ce corps se pousse lui-

même hors de ces lieux et que ces trois enfants le suivent.

Toute la journée, accompagné de Rodriguez, il s'inquiète de l'état des clôtures comme si l'estancia lui appartenait toujours.

Le lendemain, le colonel fait ses préparatifs de départ. Il n'a encore rien osé dire à ses garçons : le regard d'Antoine l'intimide.

e capataz s'en vient vers Bigua, ses yeux semblent dire : « Nous ne pouvons tout de même pas vous laisser partir comme ça ». Il voudrait faire à Bigua un présent, lui offrir du moins un spectacle, puisqu'il n'avait rien d'autre à donner, lui, presque aussi pauvre que les vaches et les chiens de la plaine.

— Cela amuserait peut-être les enfants de voir, avant leur départ, la récolte des plumes d'autruches, dit-il. Le colonel ne voudrait-il pas rester un jour de plus parmi nous ?

— Il s'agit bien d'autruches ! pensait Bigua.

Mais il ne fallait pas faire de peine à ces gens-là et il s'empressa d'accepter l'invitation.

Il restera encore là cette dernière journée. Et comme le capataz va s'éloigner, Bigua le retient. Il lui faut absolument demander un renseignement à Rodriguez.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse, n'auriez-vous pas vu passer, par ici, avant notre arrivée, une jeune fille française venue de Montevideo, une jeune fille un peu perdue dans ces parages ?

— Non, Senor, non. Je ne l'ai pas vue, dit l'homme, sans marquer le moindre étonnement.

— Elle répond au nom de Marcelle Herbin, crut devoir ajouter l'innocent.

— Nous n'avons vu personne.

Le lendemain, les enfants vinrent chercher Bigua pour la récolte.

— Regardez bien ce spectacle, leur dit-il, car bientôt, nous allons repartir pour le nord. J'ai une affaire à régler là-bas.

Et il désigna un point qui ressemblait à tous les autres points de l'horizon.

— Où ça ? demanda l'un des jumeaux.

Bigua ne répondit pas.

Et comme Jack et Fred paraissaient assez penauds, leur père adoptif leur dit, ainsi qu'à Antoine :

— Je vous ai acheté des poneys, vous les monterez pour partir.

Au loin, des ombres fluettes glissent à vive allure et se confondent presque avec l'herbe. Rodriguez les désigne aux enfants qui d'abord ne les distinguaient point. Et Bigua discerne les autruches grandissantes rabattues par les péons, à fond de train, vers

le filet où elles se précipitent dans une course dégingandée.

Plusieurs tournent sur elles-mêmes et s'échappent entre les cavaliers. D'autres, ouvrant et fermant leur bec saisi d'angoisse, se jettent contre le filet qui brise leur élan et les projette à terre, à la renverse, dans le tourbillon de leurs plumes. Elles se redressent et bondissent à nouveau, les yeux fixes, décrivant avec leurs pattes de grands angles noirs éperdus.

Les péons qui en un clin d'œil ont attaché leurs chevaux et mis bas leur selle, poursuivent gauchement les autruches, les bras entr'ouverts. De longs couteaux, de biais à leur ceinture, leur descendent presque à mi-jambe et entravent leurs mouvements. Antoine, Jack, Fred veulent les suivre. Bigua les en empêche. Rodriguez signale à un jeune péon un mâle splendide, à l'instant même où

celui-ci vient de tomber en arrière, brisé en panache par le filet. L'homme s'avance, mais l'oiseau le renverse d'un coup de patte.

— *Bicho diablo que no quiere dejar el poncho*[1], dit Rodriguez.

Le péon, riant malgré tout, se relève vite, embrasse enfin l'autruche d'un seul coup, la culbute, écrase du pied ses pattes raides, et à pleines poignées, arrache les plumes vivantes de ses ailes et de son ventre floconneux.

— Que puis-je faire pour toutes ces autruches qui me regardent ? Et tous ces hommes qui sont bons, comment peuvent-ils ainsi assassiner ces oiseaux trop réels ? Et pour me faire plaisir ! pour me faire honneur, parce que je suis Philémon Bigua, ex-colonel, devenu misérable !

1. Diable de bête qui ne veut pas se laisser prendre son poncho.

Bigua regarde de tout près les oiseaux immobilisés entre les jambes des hommes et sans un trou où glisser leurs têtes plates. Des gouttes de sang rougissent les ailes ravagées qui se dénudent rapidement sous l'humaine tempête. On voit la chair maigre et la proche ossature.

Il assiste à la récolte, entraîné par le poids de la fatalité. Qu'eussent pensé ces gens s'il leur avait demandé de ne pas continuer ?

Nulle plainte. On n'entend que le bruit des plumes arrachées. Près de Bigua, on délivre enfin une autruche qui s'en va à la dérive, les ailes vides, le ventre à vif, piqué de sang.

Deux autres ont moins souffert et se hâtent, s'éloignent, cherchant leur équilibre, dans un semblant de course de travers, sans cesse arrêté.

Celle-ci ne peut se dresser. On voit se

dilater sa gorge rouge, assoiffée d'air, au fond de son bec ouvert à se rompre. On la pousse pour lui donner de l'élan, elle retombe. On l'abandonne. Elle est là, étendue, de toute sa longueur chétive, les pattes jointes, ciseaux soigneusement fermés par la mort. Ses paupières grises sans plus d'épaisseur que de légers souvenirs, s'abaissent, se relèvent, et lentement retombent.

— Marcelle êtes-vous morte aussi ? pense Bigua brusquement.

La récolte est terminée. Il ne reste plus rien de vivant dans le filet, sauf quelques autruchons qu'on ne dépouillera que l'an prochain.

Au crépuscule, alors que Bigua est assis devant la maison qui ne lui appartient plus, s'avance un péon à cheval. Il tient avec précaution quelque chose qui ressemble à une étrange fleur, à un énorme bouton de magno-

lia. De plus près, Bigua s'aperçoit que l'objet qu'on lui tend sans dire un mot est un grand œuf d'autruche. Il le prend dans ses mains qui se mettent à trembler. L'œuf est lourd, et, dans le soir, il a la douceur luisante d'un regard, d'un adieu.

Les enfants veulent y enfoncer une épingle.

— N'y touchez pas, crie Bigua, épouvanté. Laissez cet œuf tranquille, éloignez-vous !

Quelle voix rauque et douloureuse, quelle voix d'arrière, arrière-gorge !

Le colonel, comme s'il tenait Marcelle dans ses bras, se retourne dix fois pour s'assurer que nul ne le regarde et va enterrer l'œuf avec des soins infinis. Il passe doucement, sévèrement, le pied sur la terre pour effacer le petit monticule et pour que nul ne puisse jamais supposer qu'à cet endroit...

III

Le lendemain, à l'aube, ils s'en vont. Ils ne sont plus que des dos, de plus en plus menus, à l'horizon. Le chien Pampa les suit, celui-là même qu'ils avaient adopté durant leur voyage à l'estancia Desposoria. Peu à peu, ces champs, cette énorme masse de plaines, tous ces brins d'herbe, tout ce ciel sur la campagne échappent à Bigua ; à mesure qu'il avance, il se sent de plus en plus dénué. Sa monture même cesse de lui appartenir sous lui. Va-t-elle disparaître entre ses jambes d'homme ? Ses enfants vont-ils aussi

le quitter ? Va-t-il rester seul sur la terre, plus seul qu'il ne l'a jamais été, avec ses quatre plumes d'autruche attachées à sa monture, et son cœur las, furieux et triste de l'avoir accompagné, secondé en toutes circonstances, depuis les premiers jours.

Il ne lui restait plus que ce grand vent dans la figure et qui lui fouaillait la poitrine, ce *pampero* qui empêchait presque les chevaux d'avancer et les harcelait de ses mille lanières.

C'était peut-être la seule chose qui existât véritablement dans la nudité de la plaine, ce vent qui cherchait avec frénésie on ne savait quoi, derrière les herbes, les chardons et les nuages, et maltraitait même l'horizon parce qu'il le fallait, parce qu'il le fallait !

Bigua avait dit au capataz qu'il possédait une autre estancia plus au nord. Il s'agissait d'une propriété dont il n'était pas bien sûr

qu'elle fût encore à lui. Ne l'avait-il pas vendue quelques années auparavant par l'intermédiaire de son notaire ? Elle devait se trouver à une vingtaine de lieues de là, non loin de Rivera. Quel était le nom de cette estancia ? « Santa-Teresa », Bigua le croyait, sans en être certain. Il ne voulait demander le renseignement à personne, comptant sur quelque hasard pour l'informer.

L'étrange famille qui s'en allait vers le nord ! Bigua, de Tacuarembo, Antoine du square de Laborde, Jack et Fred d'un banc du Zoo.

Sans doute, Bigua aurait-il pu écrire à sa mère, lui demander quelque argent.

Il se contenta de dire qu'ils allaient dans « une autre estancia ». Il ne fallait pas s'inquiéter si on restait longtemps sans nouvelles. Bigua, qui se proposait de faire de ses enfants des hommes capables de gagner

leur vie, de vrais gauchos de l'Amérique, se trouverait pendant plusieurs semaines loin des postes et des gares.

— Oui, tant mieux, se disait-il, dans un élan. Je vais goûter à la pauvreté. Quant à Desposoria, tant qu'elle se trouvera près de ma mère, je suis sûr qu'elle ne manquera de rien.

Que de fois la misère des hommes ne l'avait-elle pas réveillé au milieu de la nuit pour lui demander des comptes exacts ! Le luxe, l'aisance même, l'avaient toujours gêné. Sans doute avait-il accepté de vivre largement, mais une cravate ou un costume neufs, l'auto fraîchement repeinte sortant de chez le carrossier et surtout le chauffeur lui ouvrant la portière le jetaient dans des hontes courtes mais violentes.

Il n'avait jamais voulu autour de lui que des domestiques de la campagne américaine,

heureux de le servir et qu'il traitait paternellement.

Au petit trot de son cheval, il pensait maintenant à l'oisiveté de tant de gens, à tous ceux qui n'ont rien à faire aujourd'hui comme hier et qui s'ennuient et regardent leur montre ou leurs mains et trouvent encore qu'ils ont deux heures à perdre. A ceux qui se présentent chez leur banquier, et il n'arrive jamais que le caissier leur dise : « Vraiment, vous avez besoin de tout cela ? »

Il allait gagner sa vie. Pendant plus de dix ans, depuis qu'il avait quitté l'armée, il avait vécu de ses rentes. Ce mot le froissait aujourd'hui plus que jamais, lui, dans la force de l'âge, lui qui avait cherché il ne savait quelles étranges occupations pour passer le temps, pour avoir la force d'aller du jour à la nuit et de la nuit au jour. N'en

était-il pas arrivé à coudre régulièrement à la machine, à adopter, à voler des enfants !

Il aurait maintenant des choses absolument précises à faire, d'une utilité immédiate. Il lui faudrait montrer l'exemple à ses fils.

— Nous allons faire la vraie, la dure vie des gauchos, dit-il à ses trois garçons. Ne confondons pas avec ce que l'on voit dans les livres d'aventures ou au cinéma ; ce sera très sérieux. J'ai de gros revers de fortune et il me faut vous avouer que cette estancia que nous quittons n'est plus à moi. J'ai confiance en vous, mes grands amis !

Les enfants le regardèrent avec une expression de véritable gratitude et peut-être une certaine envie de rire refoulée que Bigua crut remarquer dans leurs yeux, le reste du visage demeurant très sérieux.

Les traits de Bigua s'étaient durcis. Il sen-

tait qu'il lui fallait faire un exemple et, rencontrant un tatou, il le tua, et du sang sauta sur sa manche. Il attacha la bête à sa selle et on la voyait qui allait de droite et de gauche, obéissant aux mouvements du cheval, avec l'indifférence de la mort.

Bigua allait devant, peu fier de son « exemple ».

Le soir, ils couchèrent dans une *tapera,* rancho abandonné qu'ils furent bien heureux de trouver sur leur route, Bigua préférant ne demander l'hospitalité à personne.

Les enfants allèrent chercher de la bouse desséchée, et un peu de bois, pour faire du feu. Ils durent écarter les ronces et les épines avant de s'asseoir sur la terre dure, sèche, poussiéreuse.

Un peu de viande fut grillée qu'ils avaient emportée. Après le petit repas, tandis que le feu s'éteignait, Antoine regardait Bigua à la

dérobée. L'enfant se sentait à l'aise près de lui, et pourtant, séparé par le mystère de l'âge, ces trente ans de différence, escalier aux marches très hautes, qu'il ne parvenait pas à gravir jusqu'en haut.

Des questions lui venaient aux lèvres. D'autres qui n'étaient encore que des obscurités dont les frontières se précisaient peu à peu, deviendraient un jour de véritables questions.

Dans cette vie nouvelle qui commençait, les rapports d'Antoine avec son père adoptif reprenaient leur étrangeté des premiers jours.

Sous l'influence de la nuit, de la pauvreté et de la solitude, Bigua éprouvait aussi le besoin d'un confident et sentait se ranimer en lui sa chaude affection pour son fils adoptif.

— Mais oui, c'est mon fils, pensait-il.

Fred et Jack dormaient déjà sur leurs

selles et les peaux de moutons les couvraient. Entre Antoine et son père que le chien Pampa regardait tour à tour, se formait un *dialogue intérieur,* muet et maladroit, qui avait un caractère surnaturel :

— Et ma mère, ma vraie mère, la seule qui compte pour moi, celle qui est morte, sais-tu que je l'aime encore bien plus que toi ?

— Mon fils, sois sans inquiétude.

— Et toi, qui es là, en face de moi, dis-moi ce que je vais devenir ? Où allons-nous ainsi ?

— Je veille sur toi. De tous mes garçons, tu es celui que j'aime le mieux, parce que tu es le plus capable de souffrance.

— Et pourquoi m'as-tu un jour, arraché à la main de ma bonne, à Paris, boulevard Haussmann ? Je n'étais pas malheureux chez moi.

Bigua baissa la tête et ne répondit pas

tout de suite à la question. Il ne l'avait comprise que confusément. Il croyait que l'enfant avait oublié le rapt. Et peu à peu, il pensa, en guise de réponse :

— Ah ! pardonne-moi ! il me fallait un petit être de ma caste, un enfant ayant de douces manières pour me trouver un peu moins seul au monde et faire de lui mon véritable fils. Ce rapt aura été pour moi comme une prise de conscience[1]. J'en avais besoin pour me prouver à moi-même que... je vivais.

L'enfant ne comprit rien à cette silencieuse et confuse réponse. Elle était trop compliquée. Bigua le sentit et son regard, qu'illuminait encore un peu de feu de bouse, se contenta d'ajouter :

1. On s'étonnera peut-être de trouver chez Bigua cette expression tirée du vocabulaire philosophique. Le Colonel ne la connaissait pas depuis longtemps, l'ayant vue imprimée pour la première fois à Montevideo, quelques semaines auparavant, au hasard d'une lecture.

— Aie confiance en ton père, mon ami, aie confiance. Et dors ! Dormez, yeux interrogateurs. Dors petite bouche toujours affamée.

— Bonne nuit, Antoine, dit le colonel à haute voix.

— Bonne nuit, père.

La terre était dure sous le corps des voyageurs qui s'allongeaient pour dormir.

Le lendemain, entre deux chardons hauts et desséchés, absolument semblables à ceux qu'il avait vus des milliers de fois, Antoine osa dire :

— Dis donc, père ? Est-ce que tu sais vraiment où nous allons ?

Bigua se troubla :

— Mais oui, mon petit. Comment peux-tu en douter ? Nous allons à une estancia dont je crains d'avoir oublié le nom, mais je sais qu'elle existe, et que nous y serons

heureux. Elle se trouve à quelques lieues de Rivera, près de la frontière brésilienne.

—Es-tu bien sûr qu'elle soit à toi ? demanda Antoine, comme la voix même de la conscience.

— Non, mon ami, je n'en suis pas absolument sûr.

— Ça n'a aucune importance, dit Antoine, assez fier, malgré le moment pénible, lui qui n'avait que douze ans, de mettre à l'aise Bigua et sa haute taille. Nous pouvons travailler n'importe où.

— Dès demain nous chercherons un emploi dans une estancia.

Cependant Bigua tâtait dans sa poche les dernières vingt piastres qui lui restaient.

Les voici qui arrivent dans une propriété. De loin, ils ont vu une assez belle maison peinte en rose, et de la vigne grimpante tout autour. Et devant, un puits, la margelle.

Le chien Pampa les suivait toujours.

Et les chiens de l'estancia n'en finissaient plus d'aboyer.

— Taisez-vous, chiens. Silence !

— Senor, j'ai entendu dire qu'on avait besoin d'un péon ici ? Est-ce vrai ?

— Oui.

— Je viens m'offrir. Je connais les travaux des champs.

— Vous n'êtes plus tout jeune.

— J'ai quarante-cinq ans. Mais si vous avez un cheval à dresser, donnez-le-moi. Vous verrez si j'en fais mon affaire.

— Et ceux-là ?

— Ce sont mes enfants. Je réponds d'eux.

— Mais mon pauvre ami, que voulez-vous que je fasse de trois enfants si jeunes ?

— Ils travaillent aussi. Ils sont vaillants.

On proposa à Bigua une piastre par jour pour lui et les enfants.

— Nous ne travaillons pas à moins d'une piastre et demie, dit Bigua avec sévérité.

Antoine, Jack et Fred, pleins d'admiration, regardent le colonel. L'un est devant, les deux autres derrière lui. Ils l'entourent de leur émerveillement.

— Nous n'avons pas besoin de vous, dit le patron.

Voilà Bigua qui remonte à cheval, suivi de ses trois fils.

On lui offre de passer la nuit là.

Bigua n'accepte pas.

Ils couchèrent sous les étoiles, les dures étoiles qui s'obstinent à ne pas vouloir se mêler des affaires humaines.

Le lendemain, ils se présentèrent dans une autre estancia.

En le voyant arriver, avec ses cheveux blancs, on voulut prendre Bigua comme cuisinier de l'établissement. Bigua s'y re-

fusa, froissé plus que la veille, et repartit.

Comme il s'éloignait, Jack et Fred se cachèrent pour rire tout à leur aise. Bigua cuisinier ! Cette idée leur paraissait follement drôle.

Antoine s'approcha d'eux.

— Brutes, tas de brutes, leur dit-il. Vous riez comme des idiots. Vous trouvez qu'il n'est pas assez ennuyé comme ça !

Les jumeaux se turent.

Le chien suivait toujours, et souvent, interrogeait le groupe du regard, comme si, chaque fois, il voulait en savoir davantage sur ce qui venait de se passer et ce qui allait advenir.

Avant de quitter l'estancia, dans un *puesto,* ils achètent un peu de viande et de la *galleta* pour le dîner.

— N'en achète pas trop, père, dit Antoine, qui se méfiait du sens pratique de

Bigua. (Il parlait à voix très basse de façon à ne pas être entendu de Jack ni de Fred.) Demain, nous aurons peut-être besoin encore d'en acheter.

Bigua se retourna vers Antoine :

— Ne crains rien, mon enfant, dit-il, dans un chuchotis complice.

La viande était déjà enveloppée quand Bigua dit au marchand :

— Mais, au fait, nous n'avons pas besoin de tout ça. La moitié suffira.

Bigua constatait qu'Antoine savait parfois mieux que lui-même, ce qu'il convenait de faire. Un jour il serait avantageusement remplacé sur la terre.

On devait bientôt arriver devant une barrière et les enfants filèrent à toute allure, chacun voulant l'ouvrir devant Bigua.

Bigua passa.

Les voici maintenant tous quatre sur la

large piste. A quelles formes, humaines ou non, vont-ils se confier ce soir ?

Pistes de l'Amérique, où allez-vous ainsi dans votre grand mutisme ? Et ce grand cheval bai de Bigua et ces trois poneys, où vont-ils ?

Il ne restait plus à l'ancien colonel que deux piastres dans la poche droite de son pantalon et — ultime réserve — une seule dans sa poche-revolver. Il pensait au père de Marcelle, le jour où celui-ci l'avait suivi dans la rue. Il se souvenait des services pécuniaires qu'il avait rendus au prote. Que tout cela lui semblait décoloré par le temps et les espaces qui le séparaient de la France !

Le colonel n'ose pas encore se rendre dans cette estancia Santa-Teresa dont il ne sait toujours rien. Et il ne veut rien demander à son homme d'affaires.

Antoine, depuis quelques instants, tâche

de se séparer des jumeaux. Il oblique un peu à droite, puis à gauche, mais Jack et Fred le suivent. C'est que l'enfant du square de Laborde a quelque chose à dire seul à seul à Bigua. Une idée lui est venue.

Enfin, sur un ton légèrement autoritaire, il dit à ses frères :

— Vous deux, continuez. Il faut que je parle à père.

Puis, à Bigua :

— Père, si au lieu de te présenter comme péon, tu demandais une place de capataz.

Un silence.

— Oh ! je verrai, fit Bigua.

Et il pensa :

— Cette idée très simple ne me serait pas venue à l'esprit.

Il appela Jack et Fred et leur dit ainsi qu'à Antoine :

— Défense absolue de dire d'où nous ve-

nons. Ni qui je suis. Vous m'entendez ? C'est très important, sans quoi je ne parviendrais pas à trouver un emploi.

Ils arrivèrent, non loin de la frontière brésilienne (mais aucun d'eux ne savait que le Brésil, l'immense Brésil fût si proche, nul poteau indicateur, nulle mention de village ni de propriété depuis le départ de l'estancia Desposoria) ; ils arrivèrent dans une estancia, à plusieurs heures de cheval de la gare la plus proche.

La patronne, une Belge, veuve, grasse, rousse, qui n'était pas loin de la quarantaine, le maté à la main comme une créole, se tenait dans un bois d'eucalyptus, derrière une maison et trois ou quatre ranchos.

Bigua, pris d'une subite inspiration, lui dit en français :

— Madame, n'auriez-vous pas besoin de

personnel, d'un capataz ? Nous voulons travailler dur, ces jeunes gens et moi.

— Et d'où sortez-vous ainsi ? dit la femme, impassible. Quelles références avez-vous ?

Alors, sans qu'il sût comment cela se faisait, Bigua avoua ce qu'il se proposait de cacher :

— Madame, nous avons eu des revers de fortune, mes enfants et moi, et je vous dirai volontiers mon vrai nom en vous demandant le secret le plus absolu : colonel Philémon Bigua. Voici mes papiers. J'ai habité la campagne pendant de longues années et sais diriger les travaux d'une estancia.

— Entrez, dit la Belge.

L'allure de Bigua, la présence de ces enfants, l'air d'honnêteté qui se dégageait du bizarre petit groupe et l'entourait, l'avaient rassurée presque immédiatement.

— Et où avez-vous appris le français ?

— Oh ! nous avons habité Paris pour affaires, un certain temps. Je suis retiré depuis longtemps de l'armée.

— Vous passerez toujours la nuit ici. Demain je vous donnerai une réponse.

IV

Le soir même, Bigua apprit par les péons que le capataz de l'estancia était parti depuis peu et, le lendemain, la Belge manda le colonel près d'elle.

— J'ai du bétail *orejano*[1] que je viens d'acheter au Brésil. Sauriez-vous diriger l'opération de la marque ?

— Je marquerai moi-même, dit Bigua, sous les yeux grands ouverts de ses trois garçons.

1. Bétail à demi-sauvage.

— Eh bien, je vous prends tous à l'essai, vous et les petits. Ils vous aideront.

Bigua était ravi. La place lui paraissait très sérieuse.

Durant les jours qui suivirent, il craignit toujours de ne pas en faire assez et sellait lui-même son cheval. C'était souvent lui qui ramenait à toute allure le taureau ou le veau échappés du bétail en marche. Il lui arrivait aussi d'arracher la peau des bêtes mortes, travail auquel il avait été habitué dès son adolescence.

— Tu devrais te faire seller ton cheval par un péon ou par l'un de nous, lui dit un jour Antoine. Et ne pas faire tout ce travail toi-même. Donne-toi une peu d'importance !

Bigua fit mine de n'avoir rien entendu. Il ne fallait pas tout de même qu'Antoine prît l'habitude de lui donner des conseils.

Parfois, avant l'aube, alors qu'il était encore mal réveillé, Bigua se disait dans un demi-rêve, comme autrefois :

— Eh bien, on paiera ce qu'il faudra ! Je n'en suis pas à ça près.

Puis, se ravisant, il s'en voulait de son manque de mémoire.

— Je suis pauvre comme un nuage, pensait-il.

Il se levait brusquement. Dehors, c'était le petit jour de la pampa, le jour qui repoussait les rêves dans leurs lointains respectifs.

Il fallait s'habiller, travailler aux champs. Et réveiller déjà ces trois enfants qui n'avaient pas assez dormi.

Il pensait aux vaches qu'il aimait presque religieusement, parce qu'elles lui rappelaient ses jeunes années. Il lui semblait qu'elles le reconnaissaient et ne le perdaient

pas de vue quand il galopait dans la campagne. Et il faudrait bientôt les marquer, une à une. Dans des conditions absolument primitives, au fer rouge !

Vint le terrible jour. De loin, Bigua l'avait entendu qui s'avançait.

Un homme dont les larges pantalons relevés à mi-jambe, laissaient voir des caleçons roses décolorés, enfouissait dans de la graisse, puis de la braise, l'extrémité de la tige de fer portant une figure en relief : la marque. Il tendait ensuite la tige à Bigua.

— Allons, il ne s'agit pas de tergiverser. C'est le tour de ce bœuf gris et non pas d'une bête hypothétique ou quelconque. Il s'agit de celle-là qui est devant toi et que tu pourrais caresser en te penchant un peu.

Le bœuf, brûlé à la cuisse, sortit, horrifié, de sa torpeur et mugit.

— A un autre ! à un autre ! pensait Bi-

gua, cependant que la veuve Boermans, assise dans un fauteuil de jardin, tricotait à une certaine distance, tout en jetant parfois un coup d'œil sur les bêtes que Bigua marquait.

Une vache jaune et poussiéreuse se démenait furieusement, risquant de se casser les pattes contre les planches de l'étroit couloir où elle était enfermée avec quelques autres bêtes.

— Cette sauvage n'a jamais vu un homme de si près. Et voilà que j'ai quitté Paris pour qu'elle comprenne ce que c'est que le feu !

La vache, sous le fer rouge, s'allongea dans une dernière espérance, comme si elle eût voulu se briser en deux, sauver du moins la partie antérieure de son corps. Quel beuglement ! Et elle se retrouve tout entière autour d'une même brûlure. On ouvre la

barrière à l'extrémité du couloir. Un coup de cravache : la bête bondit, tournant plusieurs fois la tête effarée, de droite et de gauche, dans un galop saccadé, vite arrêté par la présence du bétail déjà marqué.

C'est le tour d'un tout jeune taureau qui a réussi à se retourner après plusieurs minutes de sourde bataille contre les parois du couloir. Il veut s'enfuir par le côté où il est entré, mais se heurte à des planches solides, et tombe. C'est à terre que Bigua, avec une suprême tranquillité, lui brûle la cuisse.

Le couloir est vide. On y fait de nouveau entrer du bétail qui se rue, poussé par les péons, se culbute, se tasse.

Un vieux taureau noir et blanc, aux cornes largement ouvertes, les domine. Dans ses yeux fixes, une grande flamme lui vient, en ligne droite, du fond de sa jeunesse. Autour de lui, tressaillements, attente, attente, at-

tente, coups de pattes et de cornes contre les parois du couloir. Chaleur des bêtes toutes proches. Flancs grossiers, mufles, souffles et mamelles, cuirs, cuisses souillées. Queues, balanciers angoissés. Bave pendante. Souffles, mufles.

Bigua s'en prend à une vachette fiévreuse, aux côtes proéminentes. Oui, c'est à elle qu'il en veut. Et voilà que la marque n'est pas claire, de l'avis de tous. Il faut en refaire une. Qu'elle est grande, celle-ci ! Odeur de poil et de chair brûlés. La bête défaille au sortir du couloir infernal.

Bigua, cela ne te regarde pas. Veux-tu ne pas regarder !

Un péon tord la queue de la vache dans ses mains brunes, de toutes ses forces. Il lui donne le choc qui la fera se dresser. Elle se lève tant bien que mal et demeure là, hébétée, le cou bas, les paupières de plomb.

Le marqueur rencontre le regard d'Antoine, en face de lui, de l'autre côté du couloir. Jamais l'enfant n'a tant admiré son père. Il suit Bigua dans tous ses gestes et devine, un à un, les mouvements de son cœur.

Le vieux taureau noir et blanc est resté seul dans le couloir. Avec sa tête très importante et ses larges cornes, il a l'air d'un taureau sacré et semble n'avoir rien compris à ce qui a été fait jusqu'alors. Ses yeux distraits disent que tout cela ne le concerne pas. Il ne s'inquiète que de quelques mouches qui le piquent et les chasse de sa queue, sévère.

Un péon explique à Bigua qu'on ferait bien de profiter de l'occasion pour châtrer le taureau. Il est trop vieux maintenant pour avoir une descendance utile. Et déjà, un jeune Italien, spécialisé dans ce travail, aiguise son long couteau et son sourire.

Pour immobiliser la bête, on lui maintiendra l'encolure dans une sorte de carcan. Mais, comment faire avec ces cornes, trop larges ? On va les scier. De l'une d'elles, coupée trop bas, un mince filet de sang jaillit. Enfin, la tête du taureau est solidement maintenue. Et presque aussitôt, dans un galop d'épouvante, le ventre ensanglanté.

C'est Bigua, voyant que le péon n'en finissait plus d'aiguiser son couteau, qui le lui avait arraché des mains, et, lui-même, d'un seul coup...

La Boërmans s'était approchée depuis quelques instants. A ses lèvres et dans ses yeux, un sourire sauvage que Bigua ne lui connaissait pas.

— Mais vous êtes infatigable, colonel, dit-elle.

Au crépuscule, les mugissements, par centaines, des bêtes marquées et des autres,

attendant leur tour, formaient, au-dessous du ciel qui commençait à s'étoiler, un voile toujours déchiré et renaissant de douleur animale, douleur barbare, et déjà monotone.

Après dîner, Bigua se sentant fiévreux et sans sommeil, alla faire seul un tour dans la campagne avant de se coucher.

La terre, tendue tout le jour sous la chaleur, comme les cordes d'un violon, se relâchait un peu dans la fraîcheur nocturne.

Au loin, beuglant parmi une infinité de lucioles, quelques vaches cherchaient encore leurs veaux, perdus dans le désordre de la marque.

Un peu apaisé par le calme des étoiles, Bigua, au bout d'une heure de marche, rentra dans les ténèbres de sa chambre, dont la porte était restée grande ouverte.

Dès le seuil, il sentit un parfum à la

rose largement répandu... (Un vendeur ambulant, un Turc, était passé quelques jours auparavant à l'estancia.)

Roucoulement dans le lit. Une forme bougeait là-dedans. Bigua fit un pas en arrière et, naïvement, mit la main à son revolver.

— Mon chéri, dit une voix, la seule voix de femme à deux lieues à la ronde. Si tu savais comme je t'attendais !

— Que fait là cette femme ? pensa Bigua qui, si invraisemblable que cela paraisse, ne comprenait pas encore ce qu'on lui voulait.

— Oh ! elle est venue me chercher dans mon lit ! se dit-il enfin.

Que de fois n'avait-il pas pensé, durant son adolescence, qu'il trouverait volontiers une femme dans sa couche, en rentrant chez lui. Et voilà que cela lui arrivait maintenant,

avec sa patronne, cette bourgeoise de quarante ans, rouge, toujours mal coiffée et dont il n'aurait jamais pu supposer qu'elle pensât à l'amour.

C'était bien la voix de la Boërmans qui reprenait :

— Ah ! on se montre fier, colonel, à l'égard de sa pauvre petite patronne !

Bigua commençait de se déshabiller. On perçut le heurt léger de son revolver sur la table.

Il avait bien entendu dire que souvent, dans la campagne américaine, les gestes de l'amour ne sont pas précédés par des paroles ni des regards. Mais comment eût-il pu supposer que cette nuit-là justement, cette nuit de fer rouge et de lucioles...

Il comprenait pourquoi la Boërmans avait fait venir de la ville des lits de sangle neufs pour lui et les enfants et avait donné à ceux-

ci une immense boîte de galletitas de Maria [1].

Cette femme les avait fort bien accueillis, lui et les siens, alors que personne ne voulait d'eux — cela il ne pouvait l'oublier.

Sans avoir prononcé un seul mot depuis qu'il était entré dans sa chambre, il prit résolument la femme dans ses bras. Ses yeux le brûlaient comme s'il allait pleurer. Il sentait entre lui et la Boërmans sa propre volonté, comme une intruse, difforme, consciencieuse, abstraite. Et sa gratitude ! Et cette odeur d'eau de rose à mourir, à vomir ! Ah ! cela le gênait plus que tout le reste !

Et la femme dit :

— Demain, vous vous lèverez à l'heure que vous voudrez, mon petit. Vous avez dû avoir beaucoup de mal avec toutes ces bêtes, cet après-midi, colonel. Par ces chaleurs ! Vous prenez votre ouvrage trop à cœur.

1. Biscuits portant le nom de Marie.

Donnez-vous un peu de bon temps. La vie, l'amour, ce n'est pas si grave que ça !

Bigua pensa :

— Qui lui a appris à dire ces paroles ? Qui les lui souffle pour que je les entende ?

La Boërmans regagna sa chambre où elle s'endormit de tout son cœur satisfait.

Avant l'aube, Bigua qui n'avait pas fermé les yeux une minute, se leva plein de honte. Jamais il ne reparaîtrait devant les yeux de cette femme.

Il réveilla les enfants.

— Chut ! Nous partons. Ne faites pas de bruit !

— Mais pourquoi, pourquoi ? dit Antoine. Qu'y a-t-il ? On est bien ici. Tu ne trouveras pas de meilleure place. Pourquoi aller encore rôder sur les routes ?

Il restait encore beaucoup de galletitas de Maria. Les enfants voulaient les emporter.

On les leur avait données. Leur père, navré, s'efforça de les en empêcher. Mais les garçons s'en bourrèrent tout de même les poches et Bigua les entendait qui en mangeaient tout en s'habillant.

A une lieue de l'estancia, ils rencontrèrent un péon qui avait passé la nuit dans une propriété voisine. Le péon ne demanda rien, ne s'étonna de rien.

— Nous partons, dit Bigua. Adieu.

— Adieu.

L'homme s'éloigna du petit groupe. Et la distance entre eux se fit bientôt si grande qu'elle se confondit avec l'immensité même de la pampa aux yeux clos.

V

Depuis son départ de Montevideo, Bigua n'avait envoyé à sa femme et à sa mère que d'imprécises nouvelles. Et d'abord, il lui répugnait d'avouer aux siens que l'estancia Desposoria ne lui appartenait plus. Il éviterait même toujours d'en parler. Comme si cela ne devait pas finir par se savoir !

L'incertitude du lendemain, son éloignement de tout village, lui enlevaient l'envie, la possibilité même d'écrire. Il se sentait devenir un nomade, sans adresse bien définie, — et voyageant avec fort peu de linge.

Qu'avaient-ils de commun maintenant,

lui et ses enfants, avec ces femmes qui vivaient bourgeoisement, dans leurs meubles, au cœur d'une ville sillonnée de rails de tramway et célèbre pour ses jolies femmes, son luxe, ses pâtisseries.

— Loin des hommes, vivre loin des hommes des villes, se disait Bigua, mordre dans ton biscuit de fer, solitude.

Les rares gauchos rencontrés sur les pistes, les bêtes de la campagne n'attentaient pas à son désir d'isolement. Ils faisaient partie intégrante de la campagne américaine, de son mutisme, de son grand corps aveugle.

Il écrivit à Misia Cayetana et à Desposoria qu'il repartait avec les enfants pour un voyage d'affaires et pria qu'on lui adressât la correspondance à Rivera, poste restante. A quelques lieues de cette ville ils approchaient de l'estancia Santa-Teresa, dont il était peut-être encore le propriétaire.

L'homme ne mit pas les enfants dans le secret et leur laissa croire qu'ils allaient simplement chercher du travail.

Sous l'avance des chevaux, le rancho grandissait.

Enfin, Bigua va savoir ! Cette terre, elle est belle, elle est peut-être à lui. Le sentiment de la propriété qui lui est d'ordinaire si étranger, voilà qu'il agite le vagabond avec violence.

Jusqu'au dernier moment, il n'a rien voulu demander à personne et se trouve fou maintenant de ne pas l'avoir fait. C'eût été si simple d'ouvrir la bouche, de prononcer de simples paroles humaines, de poser *la question*.

Et il avance toujours.

Bigua est confus d'attacher tant d'importance à la possession de cette terre. Si elle n'est plus à lui, tant pis ! Il trouvera du

travail. Il se sent fort. Les enfants se portent bien.

Alors, très naturellement, après avoir salué, il demande, son chapeau à la main, à une femme qui cousait dans le rancho :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire à qui appartient cette estancia ?

— A la veuve du colonel Philémon Bigua. Qu'il repose en paix !

— Je suis Bigua, dit l'homme, avec humilité.

— Oh ! Senor ! Mille pardons. J'avais entendu dire qu'il était mort en mer. Nous sommes si loin de tout, ici, dans ce coin perdu.

— Et voici mes enfants, dit Bigua, d'une belle voix grave de vivant.

Après ces rudes jours de fatigue, ce bout de terre s'était donné à lui, comme de son propre mouvement.

VI

Il est installé depuis trois semaines avec ses enfants dans son estancia. C'est une petite ferme dont il ne pourra tirer que de faibles revenus, même s'il s'en occupe personnellement. Et comme il ne possède rien d'autre, force lui sera de renoncer à Montevideo et de vivre là, en toute modestie, avec ses enfants.

C'est une journée absolument accablante. Le vent du nord, torride et affairé, souffle tête basse. Et Bigua qui veut partir pour Rivera à deux heures de l'après-midi ! Oui, il sent bien qu'il doit absolument aller là-bas. Pourquoi ? Il ne sait pas au juste. Mais il y

a urgence. Cela, il le sait. Il doit partir tout de suite.

Par ce soleil ! Alors que les trois péons font la sieste. Il est si nerveux qu'il va lui-même se chercher un cheval dans le brasier de la pampa.

Au retour, il fait part de son intention à Silva, le capataz. Il trouve ce pauvre prétexte : « Acheter en ville des remèdes contre la gale des moutons. » Or il y avait peu d'animaux atteints. Et on pouvait bien attendre quelques jours.

Bigua prie Silva de l'accompagner. Il demande aussi à Antoine de venir. Les jumeaux supplient alors qu'on les emmène. Bigua accepte. Ce sera pour les enfants un véritable spectacle que de revoir des maisons, quelques rues, des passants.

A Rivera, le colonel commence par acheter des drogues pour ses moutons. Puis, il

confie ses enfants à Silva. Il doit les retrouver tous à l'hôtel, le seul de la ville, pour dîner.

Il est près de sept heures. Bigua s'avance dans les rues, *pour voir*. Ce grand pressentiment va-t-il le tromper ? Et d'abord que cherche-t-il ? Qui cherche-t-il ? Ne parlons pas de ça ! Il ne veut pas le savoir. Il se refuse à limiter ses investigations dans tel ou tel sens. Il fait le tour de la ville, entre chez des commerçants, dans des cafés, avec son brûlant regard. Et il ne voit rien. Absolument rien que des êtres qui lui sont aussi indifférents que des sacs de céréales.

Il couche à l'hôtel, dans une chambre à deux lits, avec Silva. Dans une pièce communicante, se trouvent Antoine et les jumeaux.

C'étaient de grandes chambres pour trois ou quatre voyageurs. Atmosphère lourde,

cuvettes ébréchées, moustiques écrasés aux murs, d'autres volant encore, ampoules électriques rougeoyantes. Lumière douteuse, et une chaleur épaisse, installée dans les chambres, bien décidée à n'en pas sortir, même la nuit. Les portes fermaient mal et, souvent, la poignée vous restait dans la main.

On entendait à la fois les bruits de la cuisine, du hall, des chambres, du couloir et de la rue.

Jack et Fred s'étaient endormis. Antoine, énervé par la chaleur et les moustiques, n'avait jamais été si éveillé.

Dans une chambre voisine, l'enfant entendit une voix, un bruit de couverts. Des gens mangeaient dans leur chambre, à neuf heures du soir.

Puis, ce fut encore la même voix, jeune, nette, certaine, absolue. Comme il la reconnaissait !

L'enfant, sous le drap, tremblait de joie. Cette voix, cette voix !

Cependant, de l'autre pièce, venaient les voix fortes de Bigua et de Silva qui parlaient lentement d'un troupeau de jeunes bœufs que le capataz avait vus l'après-midi et de l'intérêt qu'il y aurait à vendre bientôt quelque bétail.

Antoine s'était levé, en chemise, pieds nus, pâle comme sa mère, pour aller annoncer à son père adoptif que Marcelle était là.

Il pousse la porte.

— Va vite te coucher, dit durement la voix paternelle. Tu vas attraper froid !

L'enfant, vexé, avec son grand secret refoulé, va se recoucher, et mord longuement son oreiller à travers ses larmes.

Marcelle est là et cet homme ne veut même pas le savoir !

Enfin, il se calme, et se remet à écouter.

Parfois, il entend si distinctement les voix de chaque côté de sa chambre qu'il s'étonne que Marcelle ne parle pas à Bigua, ni Bigua à Marcelle.

Va-t-il insister, s'avancer jusqu'au lit de Bigua et lui dire à l'oreille que la jeune fille est là ? Non, il se taira. Il ose à peine parler de Marcelle. Il lui a fallu un grand courage, tout à l'heure. Il ne dira rien, pas un mot !

Dans la chambre du colonel, les voix s'éteignent.

Antoine entend les pieds nus de son père sur le parquet. Que va-t-il se passer ? Un coup de tonnerre, et la fuite de Marcelle poursuivie ? Non, Bigua qui entend sans doute mieux ses voix intérieures que les bruits du dehors, n'a rien dû distinguer d'anormal. Il vient simplement fermer la porte de communication. Il ne peut s'endormir avec cette

porte entr'ouverte. Oh ! comme cela ferme mal ! Il doit s'y reprendre à deux ou trois fois.

— Cette idée de se lever pour fermer la porte par 35 degrés de chaleur ! pense Antoine avec colère.

Jamais il ne s'en était pris ainsi à Bigua. Comme il lui semble vieux, cet homme de quarante-cinq ans. Et comme l'enfant est heureux de n'avoir pas été entendu tout à l'heure !

— Vieux et maniaque ! Qu'est-ce qu'il a à regarder toujours, à fouiner, à renifler du côté de la jeunesse. Mais qu'il nous laisse tranquilles, avec son regard triste ! Qu'est-ce qu'il est venu faire dans notre vie ce long bonhomme ? Cache-toi, Bigua, cache-toi !

La conversation des jeunes gens se poursuit et Antoine n'en perd pas un mot.

Il a envie de glisser un papier sous la

porte de Marcelle : « Partez vite ! Bigua est là ! Signé : Un ami. »

Mais non, il n'en fera rien. Il veut savoir ce qui va arriver. Une immense curiosité dans le noir, lui fait écarquiller les yeux.

La voix de Marcelle :

— Nous avons bien fait de ne pas lui demander l'autorisation de nous marier. Il est si bizarre ! Peut-être ne l'aurait-il pas accordée ? Il t'aurait reproché de m'avoir enlevée, enlevée sans son autorisation, de ce couvent où Misia Cayetana m'avait mise en pension. C'était pour mon bien. Et je me suis laissée faire parce que je me croyais devenue une petite fille bien sage. (Elle se mit à rire légèrement, comme dans un rêve.)

— Ce doit être un drôle de type, vraiment, que ce Bigua ! dit l'inconnu, qui parlait le français avec un fort accent espagnol.

— Oh ! mon amour, ne dis pas de mal

du colonel Philémon Bigua. Il restera pour moi un grand et merveilleux ami, reprit vivement Marcelle.

— Cette fois, il a dû entendre, pensait Antoine. Il n'est pas possible qu'il n'ait pas entendu !

La voix était trop chaude et bien timbrée pour ne pas traverser ces cloisons, ces minces portes qui fermaient mal. On eût même dit que cette voix désirait profondément être perçue par Bigua.

Nul ne bougea dans la chambre du colonel.

On entendit la femme de chambre qui venait desservir dans la pièce de Marcelle. C'était une grosse métisse, traînant des savates sur le parquet.

— Avez-vous eu le temps de visiter la ville ? demanda-t-elle.

— Oui, nous sommes arrivés à trois

heures de l'après-midi, dit l'homme. Mais une demi-heure après, nous étions déjà à l'hôtel.

— Il est vrai qu'il n'y a pas grand'chose à voir, surtout par ces chaleurs.

Chaque fois qu'on faisait du bruit dans l'hôtel, la porte qui séparait Marcelle d'Antoine tremblait. Cette porte allait-elle s'ouvrir toute seule ? Les voix se turent un moment. Les moustiques continuaient de rôder autour de la tête d'Antoine.

— Oh ! mais on dirait qu'ils ont fermé une boîte. Une valise peut-être ? se disait Antoine. Va-t-elle partir déjà ? Vais-je laisser ainsi partir Marcelle ?

Le train pour le Brésil passait à 22 heures une minute.

Et ils le prirent.

Bigua, colonel Bigua, n'aviez-vous donc rien entendu ?

VII

Le lendemain, sur le chemin du retour à l'estancia, Antoine se sentait grandi par son secret. Le révélerait-il un jour ?

Bien que la colère de l'enfant fût complètement tombée durant le sommeil, il avait encore l'impression que « cette question de Marcelle » ne regardait nullement son père adoptif. Il ne lui dirait rien de ce qu'il savait. Montant un cheval que Bigua lui avait donné le lendemain de leur arrivée à l'estancia Santa-Teresa, Antoine galopait assez loin de Jack et de Fred. Les jumeaux, sur leurs poneys, lui paraissaient maintenant plus gosses que ja-

mais. Et cette façon de s'endormir, à peine couchés, et de ne pas même avoir entendu la voix de Marcelle !

Bigua revenait, amer et peiné de sa fugue à Rivera. C'était donc pour se jouer à lui-même cette sinistre comédie qu'il était allé là-bas ! Marcelle, mais oui c'était bien elle, et il l'avait parfaitement entendue. Et comment n'eût-il pas reconnu sa voix, même à travers toutes les portes du ciel et de l'enfer ? Et c'était pour ne plus entendre cette voix qu'il avait essayé de fermer la porte qui le séparait de la chambre d'Antoine.

— Alors, que signifie tout cela ? Je la sais dans une chambre voisine. Elle est en fuite avec un homme. Je suis son tuteur. Et je ne bronche pas. Et Antoine qui s'est avancé en chemise, dans l'embrasure de la porte, avec cette grande nouvelle dans les yeux !

Poussé par le démon de la clairvoyance,

de la clairvoyance jusqu'à un certain point, Bigua appela son fils et lui dit à voix basse :

— Dis donc, Antoine. Je t'ai parlé un peu durement hier quand tu es sorti de ton lit pour venir vers moi. Je craignais que tu ne prisses froid.

— Non, mon père, dit l'enfant rougissant.

— Tu avais peut-être entendu quelque chose d'insolite ?

— Non, mon père, dit Antoine, avec une précipitation et une énergie dont Bigua eut honte.

Pourquoi obligeait-il l'enfant à mentir ?

Antoine s'éloigna.

— Qu'un peu de paix descende sur moi ! se dit Bigua. Qu'un peu de paix se pose enfin sur mon cœur comme un plumage d'oiseau!

Il regarde Antoine galoper au loin, tout seul, sur son beau cheval et se veut fier de ce

jeune cavalier qui saute par-dessus les clôtures, court le renard, et lance déjà le lasso.

Un jour, un jour prochain peut-être, Antoine lui demandera à partir, sans père ni maître. Et Bigua le confiera aux puissances de l'horizon. Peut-être seront-elles plus dignes que lui-même d'élever l'enfant.

Antoine lui demandera à partir, à moins que, comme Marcelle, sans rien lui dire...

Le chien Pampa avait disparu quelques jours après l'arrivée de Bigua et des enfants à l'estancia. Qu'était devenu ce salut vivant de la plaine triste, ce bâtard qui ne les avait pas quittés pendant de longues semaines ?

Parfois, tandis qu'ils vaquaient aux travaux champêtres, l'un d'eux se retournait pour voir si le chien ne venait pas de surgir.

— Un serpent à sonnettes l'aura piqué.

— Ou une mauvaise mouche.

— Peut-être est-il enragé ?

— Ou mort dans un combat contre des renards ou des mouffettes.

A l'heure de la sieste, un jour, le chien poussa petitement la porte du colonel, juste de quoi passer son corps maigre. Léger bruit de pattes se posant avec précaution sur le sol de terre dans la chambre obscure.

A moitié mort de soif, Pampa, qui sentait la mouffette, se dirigea vers le fond de la pièce où se trouvait le broc. Et sa langue fit un bruit clair, frais, matinal.

Tandis que le chien prodigue lapait l'eau avec avidité, un grand bien-être envahissait Bigua immobile sur son lit de sangle, une douceur telle qu'il n'en avait pas ressentie depuis longtemps. Et il ne levait même pas les paupières pour ne rien perdre de son secret plaisir. Il pensait à Pampa, aux poils

mouillés de son museau, au bout du nez froid, à sa langue d'un rouge éclatant.

A bout de souffle, le chien s'arrêtait de boire un instant.

D'où rentrait-il ainsi ? A quelles courses dans la profonde campagne n'avait-il pas dû se livrer ?

Dès qu'il eut fini de boire, il s'approcha du lit de Bigua qui lui parlait à voix basse pour ne pas réveiller les enfants.

Pampa portait de légères traces de morsures, rien de grave. Il frotta son museau contre les mains de l'homme. Puis se remit à haleter et des gouttes très rapides tombèrent de sa langue sur le sol, au même endroit.

— Il faudra tout de même que je fasse venir Desposoria, se dit Bigua, au bout d'un moment. Ce n'est vraiment pas bien de la laisser si longtemps, sans moi, à Montevideo. J'étais en train de l'oublier.

Le lendemain, le Colonel se dit qu'en effet, Desposoria peut revenir, doit revenir. Ses yeux la regarderont avec plaisir. Son cœur consent à la recevoir. Et il se hâte de lui écrire.

Desposoria a répondu. Elle arrive. Le lendemain, elle prendra le train. Elle est au courant de la fuite de Marcelle, mais n'en dit rien, d'accord avec Misia Cayetana.

Bigua lui prépare la plus belle chambre et pour l'orner, y fait mettre un piano. Desposoria n'en joue pas, ni personne à l'estancia.

De loin on a entendu venir le break.

Le cocher fait signe à Bigua que la Senora est là et Bigua se dispose à aller vers elle, le cœur lourd.

La voiture s'arrête. On ne voit encore de

Desposoria qu'un beau bras nu et rond en parfait accord avec la limpidité du jour, et une main qui fait signe d'attendre un petit moment — cette main qui, par amour, avait laissé choir des objets précieux à la mer.

Le bras rentre dans la voiture.

Avant de descendre, Desposoria rassemble sans doute de menus objets.

Les enfants s'empressent sur le marche-pied.

Bigua, soudain intimidé par la proximité de sa femme qu'il n'a pas revue depuis quatre mois, comme par l'arrivée d'une femme toute nouvelle et pourtant sienne, hésite à avancer, et, de joie, baisse la tête sur le perron de sa demeure.

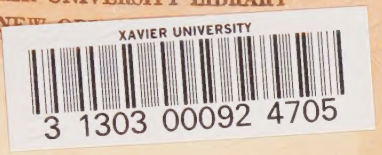
FIN

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
- - - - - 2-1948 - - - - -

Dépôt légal : 26 janvier 1929.
N° d'Ed 1018. — N° d'Imp. 1481.

Imprimé en France.

XAVIER UNIVERSITY LIBRARY
NEW ORLEANS

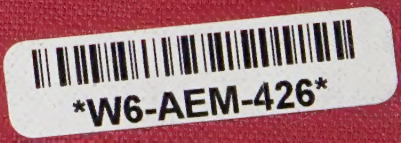


843.99
Su95s

Supervielle

Le survivant

Stechert
31 East
New York


W6-AEM-426